

JOURNAL
DES
DEMOISELLES

—❧—
TRENTE-NEUVIÈME ANNÉE
—❧—



PARIS
AU BUREAU DU JOURNAL, 1, BOULEVARD DES ITALIENS
ET RUE RICHELIEU, 103

—
1871

Ayuntamiento de Madrid

HE

Nu
Est
Tal
Nu
Enc
11

JOURNAL

DE

DEMOISELLES

TRENTE-NEUVIÈME ANNÉE

PARIS

AU BUREAU DU JOURNAL, 10, BOULEVARD DES ITALIENS

ET RUE MICHODIÈRE, 102

1871

Ayuntamiento de Madrid

V
Éto
fra
LET
Cur
men
—
cile
ture
dis
fan
ave
enti
don

A
d'A
par
bau
inti
Ma
Le
Frè
—
nor
Wa
Ma
Ma
sibl
Infi
—
par
For
rab

L
His
par
M
For
For
lac
Mic

TABLE

DU TRENTE-NEUVIÈME VOLUME.

INSTRUCTION.

Voyage à travers les mots, par Ch. Rozan, : *Les Étoffes*, page 1. — *Les Danses*, 35 & 65. — *Les Femmes françaises après la guerre*, par M^{me} Bourdon, 33. — *Lettres à NATHALIE*, par A. Rondelet : 1^{re} lettre, *Sur la Curiosité intérieure*, 97. — 2^{me} lettre, *Sur le Gouvernement de sa pensée*, 99. — 3^{me} lettre, *Sur la Lecture*, 129. — 4^{me} lettre, *Sur l'inconvénient des caractères faciles*, 131. — 5^{me} lettre, *Sur la nécessité de la lecture*, 164. — 6^{me} lettre, *Sur les confidences & la discrétion*, 193. — 7^{me} lettre, *Sur les rapports de famille*, 194. — 8^{me} lettre, *Sur les rapports d'une fille avec son père*, 225. — 9^{me} lettre, *Sur les rapports entre mère & fille*, 257. — *Du Respect*, par M^{me} Bourdon, 161.

BIBLIOGRAPHIE.

Amour & Sacrifices, par Lady Hubert. — *Les Roses d'Antan*, par Michel Aubray. — *La Force des Faibles*, par A. des Essarts, page 6. — *Madame Charles Reybaud*, 38. — *Notre ennemi le Luxe*, 69. — *Histoire intime*, par M^{lle} Z. Fleuriot, 70. — *Les Récits de la Marquise*, 102. — *Le Bonheur de la Religion*, 103. — *Le Découragement*, par A. Rondelet, 135. — *Deux Frères*, récit breton, par Marin de Lavonnière, 136. — *Manuel d'Histoire ancienne de l'Orient*, par F. Lenormant, 136. — *Anniversaire de la naissance de Walter Scott*, 167. — *Lettres du compte Joseph de Maistre*, 198. — *La Journée des Malades; l'Année de Marie*, 201. — *Les Oiseaux utiles et les Oiseaux nuisibles*, par M. de la Blanchère, 228. — *Journal d'une Infirmière*, par M^{me} la baronne Van Combrughe, 229. — *Une Destinée*, par M^{lle} V. Nottret, 230. — *La Bonté*, par Ch. Rozan, 231. — *La Maison*, par le docteur Fonssagrives, 260. — *Henri de l'Espée*, par M^{me} de Mirabeau, 262.

ÉDUCATION.

Les Projets d'Isabelle, par Michel Aubray, page 7. — *Histoire d'un Pendu*, par A. Rondelet, 23. — *Carnac*, par M^{me} Bourdon, 129. — *Le Ménage d'Henriette*, par M^{me} Bourdon, 39, 75, 117, 138, 179. — *Papillon et Fourmi*, par M^{me} la comtesse de Mirabeau, 44. — *Une Fondatrice*, par M^{me} Bourdon, 70. — *La Légende du lac bleu*, par M^{me} E. Doré, 72. — *Les Églantines*, par Michel Aubray, 80. — *Ma Grand-mère*, par M^{me} A.

Denizet, 103. — *Charité passe Prudence*, par M^{me} de Stolz, 106. — *La Bénédiction des Blés*, par M^{me} Bourdon, 137. — *La Paresse*, par M^{me} la comtesse de Mirabeau, 145 & 169. — *Zénith et Nadir*, par M^{me} de Stolz, 202. — *Lucifer*, par M^{me} Bourdon, 207 & 231. — *Mouton*, par L. Max, 212. — *La Schlug*, par E. Schnaiter, 236. — *Monsieur 2 madame de Baudricourt*, par M^{me} la comtesse de la Rochère, 240 & 262.

POÉSIES.

Ma Voisine, par Paul Collin, 91. — *Défaillance*, par Paul Collin, 122. — *Le Pâtre et sa Vache*, par le comte Anatole de Ségur, 153. — *Mystère*, par M^{lle} Zénaïde Fleuriot, 215. — *Prière d'un Enfant*, 247. — *Petite Sœur*, par Louise Siefert, 276.

REVUES MUSICALES.

Pages 216, 248 & 277.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

Manière de faire ressortir les écritures usées par le temps. — Oranges à l'eau-de-vie. — Hygiène des yeux, page 124. — Canard aux navets — Gaufres, recette hollandaise. — Crème glacée au chocolat. — Soufflé de crème de riz. — Nettoyage de dentelles noires, 154. — Bifteck au beurre d'anchois. — Choux-fleurs en mayonnaise, 186. — Côtelettes de mouton à l'étouffée. — Méthode pour désinfecter une chambre de malade, 217. — Vinaigre de sureau pour la toilette. — Moyen de copier sur-le-champ une estampe ou un portrait, 246. — Emploi du Liebig. — Gâteau de Jambon. — Marrons au jus d'orange, 279.

CORRESPONDANCE, MODES ET EXPLICATION DES TRAVAUX.

Pages 30, 60, 92, 127, 155, 187, 218, 250 & 280.

MOSAÏQUES ET DEVINETTES.

Pages 64, 96, 160, 224, 256 & 284.

RÉBUS

Dessinés par L. LEVERT & gravés par Ch. GILBERT.

A bien faire le temps passe vite, page 32. — Mieuc vaut en paix un œuf qu'en guerre un bœuf, 64. — Il ne faut jurer de rien, 96. — Qui aime bien châtie bien, 128

— Folie est d'acheter chat en sac, 160. — Dire & faire sont deus, 224. — A chaque oiseau son nid paraît beau, 256. — L'eau va toujours à la mer, 284.

GRAVURES D'ART.

Carnac, dessiné par Rouargue, gravé par Outhwaite.
— *Les Ruines de Paris*, croquis par M. Morel. — *La Bénédiction des Blés*, peint par Jules Breton, gravé par Masson.

13 GRAVURES DE MODES.

Voir aux articles *Correspondance, Modes et Explication des travaux*.

IMITATIONS D'AQUARELLES, GRAVURES D'ART, FILETS, CROCHET, DENTELLE RENAISSANCE, BRODERIES, etc.

AVRIL. — UNE GRAVURE D'ART : *Carnac*. — IMITATION D'AQUARELLE : Une petite pêcheuse. — 1^{er} CAHIER : Broderies & petits travaux.

MAI. — TAPISSERIE COLORIÉE : Bande Louis XIII. — 2^{me} CAHIER : Broderies & petits travaux.

JUIN. — IMITATION D'AQUARELLE : Un bouquet. — 3^{me} CAHIER : Broderies & petits travaux.

JUILLET. — IMITATION D'AQUARELLE : Un bouquet. — MODÈLE EN COULEUR : Écran cachemire. — CROQUIS : Les ruines de Paris. — 4^e CAHIER : Broderies & petits travaux.

AOUT. — GRAVURE D'ART : La Bénédiction des blés. — PLANCHE DE TRAVAUX EN FIL ET TAPISSERIE PAR SIGNES : Dentelle & entre-deux, dentelle Renaissance, voile de fauteuil, *filet brodé*; quart d'un dessus de guéridon, *tapisserie*. — 5^e CAHIER : Broderies & petits travaux.

SEPTEMBRE. — PLANCHES DE TRAVAUX EN FIL : Dentelle Renaissance, deux carrés *filet guipure*. — 6^e CAHIER : Broderies & petits travaux.

OCTOBRE. — TAPISSERIE COLORIÉE : Écran au petit point. — 7^e CAHIER : Broderies & petits travaux.

NOVEMBRE. — Abat-jour. — PETITE PLANCHE DE TRAVAUX EN FIL : Dentelle, dentelle Renaissance, carré *filet guipure*, rond *crochet carré*, entre-deux dentelle Renaissance. — 8^e CAHIER : Broderies & petits travaux.

DÉCEMBRE. — TAPISSERIE COLORIÉE : Quart d'un coussin, petite bande. — 9^e CAHIER : Broderies & petits travaux.

PLANCHE DE PATRONS, TOUS DE GRANDEUR NATURELLE.

AVRIL. — PLANCHE I. — Une petite planche de patrons à pièces indépendantes pouvant se découper : Paletot fendu.

MAI. — PL. II. — Une petite planche, recto & verso : Corsage à basque (2^{me} toilette, gravure du 1^{er} mai, n° 3786). — Corsage blouse pour petite fille de huit à dix ans (même gravure).

JUIN. — PL. III. — Une grande planche, recto & verso : Pardessus (2^{me} toilette, gravure du 1^{er} juin, n° 3790). — Mantelet (1^{re} toilette, même gravure).

JUILLET. — PL. IV. — Une grande planche de patrons à pièces indépendantes, pouvant se découper : Corsage (1^{re} toilette, gravure du 1^{er} juillet, n° 3794). — Vareuse pour petit garçon (même gravure).

AOUT. — PL. V. — Une petite planche, recto & verso : Ceinture postillon. — Capulet (n° 1, gravure n° 3793). — Corsage à basque.

SEPTEMBRE. — PL. VI. — Une grande planche de patrons à pièces indépendantes pouvant se découper : Corsage (1^{re} toilette, gravure du 1^{er} septembre, n° 3803).

OCTOBRE. — PL. VII. — Une grande planche, recto & verso (gravure du 1^{er} octobre) : Robe courte, en drap, n° 3. — Tunique, n° 4. — Casaque à basque, n° 1. — Paletot russe, n° 2. — Manteau double collet, n° 5.

NOVEMBRE. — PL. VIII. — Une petite planche, recto & verso : Corsage à revers pour jeune fille de seize à dix-huit ans. — Ceinture basque. — Paletot demi-ajusté.

DÉCEMBRE. — PL. IX. — Une grande planche, recto & verso : Costume pour petite fille de dix à douze ans (2^{me} toilette gravure d'enfants du 1^{er} décembre). — Paletot (1^{re} toilette, même gravure). — Tunique (1^{re} toilette, gravure du 1^{er} décembre). — Coin-du-feu.

MUSIQUE

AOUT. — *Adagio de la Sonate 1*, de Beethoven. — *Le bal champêtre*, quadrille, par A. Guillet.



Avril 1871

Revue des modes par Paul Lecomte del. Paris

3782

Modes de Paris
Journal des Demoiselles

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

Corsettes de Printemps
Ayuntamiento de Madrid

Lingerie de la Grande Maison de Blanc *Boulevard des Capucines, 6.*



JOURNAL

DES

DEMOISELLES

VOYAGE A TRAVERS LES MOTS

LES ÉTOFFES

Si vous avez emprunté aux dames chinoises les travestissements qui, depuis quelques années, sont venus remplacer les robes, c'est aussi à l'Orient, mesdemoiselles, que vous devez la plupart des étoffes auxquelles l'art & le désir de plaire vous ont fait donner tant de formes diverses. Le damas, l'indienne, la perse, le madras, le calicot, le madapolam, la soie, la mousseline, la gaze & le cachemire sont tous d'origine orientale.

Le damas, l'indienne, la perse & le madras, presque également tombés en défaveur aujourd'hui, ont reçu les noms mêmes des pays qui les ont produits, & ne dissimulent sous aucune transformation leur provenance asiatique.

Il n'en est pas tout à fait ainsi du calicot, qui, pour adopter le nom de la ville où il a pris naissance, a changé l'une de ses voyelles. Puisque l'occasion s'offre ici de citer la ville de Calicut, n'oublions pas qu'au modeste mérite d'avoir fabriqué la toile de coton, elle ajoute celui, plus important dans l'histoire, d'être le premier port des Indes où aborda Vasco de Gama (1498). Le calicot en progrès, c'est-à-dire le madapolam, est originaire, lui aussi, d'une ville de l'Indoustan anglais, dont le nom nous a été transmis intact. Il en est

de même de la fine toile de coton, qui, de la ville indienne où elle est née, s'est appelée Masulipatan.

Ce n'est pas la langue chinoise qui nous a donné les mots *soie* et *satín* (venus simplement du latin *seta*), mais c'est la Chine qui nous a transmis le précieux produit. Le nom latin de l'étoffe de soie (*sericum*) vient de la *Serique*, nom sous lequel les Grecs & les Romains désignaient les pays de l'Asie (le royaume de Siam & même la Chine) chez lesquels on allait chercher la soie.

La chronique chinoise (vous savez tout le respect que l'on doit aux chroniques) attribue la découverte de la soie à la femme d'un empereur, deux mille ans avant Jésus-Christ. S'il était à propos qu'une découverte fût faite par une femme, c'était, à coup sûr, celle de la soie. L'usage s'était établi depuis cette époque d'avoir, dans l'intérieur du palais, un terrain destiné à la culture du mûrier, désigné en Chine sous le nom d'arbre d'or. L'impératrice, accompagnée des dames de sa cour, s'y rendait en grande pompe, & cueillait elle-même les feuilles de quelques branches pour les distribuer à l'espèce de chenilles que nous avons appelées bombox ou vers à soie. L'industrie de la soie se développa rapidement, les beaux & brillants tissus se substituèrent presque partout aux peaux de bêtes, & aujourd'hui encore il n'y a pas de pays où l'usage de la soie se trouve plus généralement répandu que dans le Céleste-Empire. Les vête-

ments de soie sont habituels dans le peuple, comme chez nous ceux de laine & de coton.

Cet heureux privilège de la soie à profusion n'appartient pas à l'Europe. La soie est restée dans nos contrées un objet de luxe, & quand elle eut, après des siècles, pénétré en Europe, elle fut longtemps d'un très-grand prix. La première robe, faite entièrement de soie, date seulement de l'année 220. Ce n'est ni une souveraine, ni une jolie femme, ni même un homme qui la porta, c'est un monstre, — c'est Héliogabale. Un siècle auparavant, l'empereur Adrien ne s'était pas trouvé assez riche pour en donner une à sa femme.

J'aurais voulu pouvoir appeler votre reconnaissance sur la mémoire de celui qui fut le Parménier de la soie; mais l'histoire ne nous a laissé aucun nom. Ce sont des moines persans qui, venus à Constantinople, révélèrent à Justinien l'art d'élever des vers à soie & de fabriquer leurs produits. Ils rapportèrent de Chine des œufs qu'ils avaient cachés dans un bâton creux, & de ce moment, l'industrie séricicole fut connue en Europe. De la Grèce cette industrie passa en Italie, — c'est le chemin par lequel tant de belles & bonnes choses sont venues jusqu'à nous, — & vers la fin du treizième siècle, les papes introduisirent les mûriers dans le comtat d'Avignon. A Louis XI appartient l'honneur d'avoir établi le premier, à Tours, des manufactures de soieries, en attirant dans notre patrie des ouvriers grecs & italiens. La célèbre industrie de Lyon ne date que de François I^{er}. Avignon, Nîmes, Saint-Étienne & Paris sont les villes où s'établissent ensuite les plus grandes fabriques de soie. On sait quelle vie nouvelle le métier Jacquard est venu donner au commencement de ce siècle, à l'importante fabrication. N'attendez pas que je vous raconte les nombreuses transformations par lesquelles passe la soie entre le ver qui la file & les dames qui la portent; cela n'est pas de mon ressort: je laisse à la technologie le soin de vous initier, si vous y prenez intérêt, aux secrets du débouillage, du tirage, du décreusage, du moulinage, de la teinture & du tissage.

Bien que le taffetas soit démodé, & que la *faye* l'emporte sur lui de toute la puissance de son ampleur, vous n'apprendrez certainement pas sans intérêt que les savants sont d'accord pour faire venir le mot *taffetas* du persan *tâftah*, qu'ils disent être le participe passé d'un verbe *tâften*, signifiant tisser, enlacer. Si le bon et spirituel Nodier était encore parmi nous, j'oserais à peine m'associer à cette opinion, car, pour lui taffetas est par excellence une onomatopée. « On a même écrit autrefois *taffetaf*, dit-il, comme dans ce passage de *La grande Nef des Fous du monde*: « Les bourses comme panetières, les ceintures de *taffetaf*. » La tentation est grande, il faut le reconnaître: quand les plis de l'étoffe sont frottés les uns contre les autres, il semble bien qu'ils nous disent à l'oreille: *taffe taffe*.

Quoi qu'il en soit, ce qui de nos jours caracté-

rise le taffetas et le distingue des autres étoffes de soie, c'est son brillant, son lustre. Or, ce lustre, si dédaigné aujourd'hui, si apprécié naguère, a une histoire qu'on ne vous a peut-être pas racontée. Un fabricant de soie du dernier siècle, Octavio Maï, victime d'événements malheureux, était plongé un jour dans les tristes réflexions que lui suggéraient une position difficile & les embarras de l'avenir. Il rumina, c'est presque le mot propre, en retournant entre ses dents, sans y penser, une petite touffe de soie écrue qu'il avait mise machinalement dans sa bouche, & qu'il finit par cracher. Celui qui médite, qui cherche & qui s'afflige regarde toujours vers la terre. Les yeux d'Octavio Maï tombèrent par hasard sur cette soie, à laquelle il fut frappé de voir un brillant extraordinaire. Il la ramassa, se rappelle qu'il l'a macérée entre ses dents, & se rend compte, en y réfléchissant, de l'action exercée par une liqueur visqueuse & par la chaleur de la bouche. Ce fut pour lui un trait de lumière: le lustre était trouvé & la fortune d'Octavio était faite.

Quant à la *moire*, elle n'a pas toujours été le nom de l'apprêt que reçoivent, à la calandre ou au cylindre, par l'écrasement de leur grain, certaines étoffes de soie, de laine, de coton ou de lin, pour prendre un éclat changeant, une apparence ondée et chatoyante. C'était originairement une étoffe faite avec le poil d'une chèvre sauvage de l'Asie mineure, appelée *mo*; & comme *hair* signifie poil, le mot anglais *mohair*, poil de chèvre angora, nous avait donné *moire*. Mohair est adopté aujourd'hui, sans motif connu, dans le vocabulaire de la nouveauté moderne, pour désigner une des nombreuses variétés des étoffes de fantaisie.

La soie légère que nous appelons *gaze* vient aussi de l'Orient: c'est à *Gaza*, en Palestine, qu'elle a pris naissance. On n'a pas oublié quels souvenirs d'un tout autre genre se rattachent à cette antique cité: Samson, prisonnier dans ses murs, s'en échappa en emportant les portes, & c'est là qu'il mourut, volontairement écrasé sous les ruines du temple de Dagon.

Gaza veut dire *trésor*. Le précieux rôle que joue la gaze dans la toilette des dames ne dément pas cette signification. Et puis, c'est à la transparence de la gaze, au charme qu'elle a de couvrir sans cacher, que les mots *gaze* & *gazer* ont dû d'être employés figurément dans le sens de voiler, d'adoucir, de tempérer ce qu'un discours a de trop vif, une raillerie ou un reproche de trop amer. Voltaire, voulant parler d'une femme qui, sans avoir abdicqué les grâces de son sexe, avait une grande supériorité d'esprit, a fait aussi, avec ce mot, une très-heureuse métaphore: c'est un aigle, a-t-il dit, dans une cage de gaze.

Un autre tissu léger, la *mousseline*, doit son nom à *Mossoul*, ville de la Turquie d'Asie qui fleurit sur la rive droite du Tigre. Toutefois, c'est dans l'Indoustan que se fabriquent les mousselines, beaucoup plus qu'à Mossoul, où l'on s'occupe

surtout de les teindre & de les imprimer en couleur. Les amis de la comparaison & des rapprochements ont repoussé cette origine ; pour eux, la mousseline se nomme ainsi parce que son duvet fin & léger rappelle la mousse. Les amateurs étymologistes se laissent volontiers séduire par les plus minces apparences.

Mais poursuivons notre course à travers le continent asiatique. Imaginez un pays riant, fertile, pittoresque, où le ciel soit toujours pur, la température toujours douce, l'air toujours salubre & embaumé, les pastèques toujours fraîches, le miel parfumé, les récoltes abondantes & les fruits exquis ; où l'on ne rencontre ni reptiles venimeux, ni insectes malfaisants ; placez-le à deux mille mètres au-dessus du niveau de la mer, en l'entourant de montagnes boisées d'où jaillissent des sources qui, tombant en cascades bruyantes, forment des canaux et des lacs répandant partout la fraîcheur, la lumière & la fertilité ; figurez-vous des campagnes & des collines si belles, si fleuries, que le pays tout entier avec ses ruisseaux, ses vertes prairies, ses cultures variées & ses villages cachés dans les arbres offrent l'aspect d'un immense jardin ; mettez toute cette grâce, tout ce charme au pied de cette chose gigantesque qui s'appelle l'Himalaya, & vous n'aurez qu'une idée très-affaiblie de la vallée délicieuse d'où sortent les cachemires. — Cet heureux coin du monde est désigné sur les registres des revenus de l'Empire du Mogol sous les noms d'*Image du Paradis* & de *Demeure céleste*. Or, ces expressions ont été trouvées par les commis des finances, lesquels sont en général peu suspects de poésie.

Oui, c'est dans ce pays enivrant, enchanteur, il faudrait presque dire enchanté, que se fabriquent les tissus merveilleux qui n'ont été imités nulle part, pas plus en Asie qu'en Europe, & qui ont conservé à travers les siècles leur antique réputation. Les châles que les indigènes, Indiens & Mogols, portent l'hiver sur la tête & les épaules, sont fabriqués avec la laine même du pays ; mais le cachemire proprement dit, celui qui fait la richesse & la gloire des habitants de la belle vallée, n'appartient au pays de Cachemire que par la fabrication. La laine, ou plus exactement le duvet qui sert à le tisser, est prise sur la poitrine des chèvres du Tibet. Une fois dans les mains du fabricant cachemirien, ce duvet, gris foncé de sa nature, est blanchi au moyen d'une préparation de farine de riz, puis il est teint de diverses couleurs, puis il est tissé, lavé, & quand la bordure est fixée autour de la pièce par une couture imperceptible, le châle est fait.

Sérinagor, la capitale du Cachemire, est le point qui réunit le plus grand nombre de fabriques ; mais ne voulant rien vous dire du vilain caractère ni de la malpropreté des cachemiriens, — ils sont indignes des beautés qui les entourent, — je laisserai là cette ville pour vous rappeler, avant de quitter la *Demeure céleste*, qu'elle est la patrie des plus belles roses du monde ; la suavité de leur

odeur est proverbiale dans l'Indoustan, & l'on sait de quel prix est l'essence (*attar*) qu'on en retire. Le commerce de l'essence de roses est une telle source de richesse pour le pays qu'on passe ordinairement en réjouissances l'époque où les boutons de roses s'épanouissent.

On fait remonter le châle de cachemire à une haute antiquité. Le plus merveilleux de tous, le plus fabuleux surtout, fut, dit-on, fabriqué pour un habitant de Sybaris, cette ville restée plus célèbre par sa mollesse & sa corruption que par son ancienne puissance. Ce que fit de ce châle magnifique le Sybarite Alcesthène, l'histoire ne le dit pas, mais on prétend que Denys l'Ancien en devint possesseur & qu'il le vendit aux Carthaginois pour une somme qui représente 660,000 francs de notre monnaie. On y voyait figurer, paraît-il, la ville de Sybaris, les animaux sacrés, les principaux dieux de la fable & l'opulent Alcesthène lui-même. Après les fortunes les plus diverses, ce chef-d'œuvre se trouvait revenu sur la terre africaine, lorsqu'il fut détruit, en 421, dans le temple de Coelestis, où il était précieusement conservé. Il avait duré un peu plus de neuf cents ans.

C'est l'Orient qui nous a transmis le châle & son nom (*schâl* en arabe) dont nous avons simplement francisé l'orthographe. Là, le châle appartient également aux deux sexes, & n'a pas, comme chez nous, de fonctions restreintes ; il est tout à la fois turban, manteau, ceinture & même tapis. L'usage du châle ne remonte guère, en France, au delà de notre siècle ; il date de l'expédition d'Égypte, tout comme les bizarres costumes d'aujourd'hui datent de l'expédition de Chine.

Ainsi se trouve épuisée, mesdemoiselles, la source orientale des produits qui servent à vous parer. Il nous reste à jeter un coup d'œil sur les provenances des pays où le soleil semble se coucher. Quelques tissus disent trop clairement leurs noms pour qu'il soit besoin de les interroger. Le *piqué* rappelle les points rangés en losanges qui réunissent les deux tissus dont il se compose. L'*alpaga* a pris le nom, avec une très-légère variation d'orthographe, de l'*alpaca*, ruminant de l'Amérique du sud, réputé pour la longueur & la finesse des poils de sa toison ; *popeline* est une altération de *papeline*, étoffe ainsi nommée dans l'origine, de ce qu'elle se fabriquait à Avignon, alors terre papale ; le *guingamp* l'Orléans, (même en appuyant sur l's), le *barège* & le *tulle* ont pour berceau des villes de France ; le *crêpe*, étoffe légère & frisée, doit naturellement son nom au verbe *crêper*, né lui-même de *crespare*, friser (1) ; qui dit *velours* dit *velu*, le mot d'autrefois était même *velous* ; la *dentelle* rappelle les *petites dents* qui la bordent, & tous les *points* qui désignent des dentelles faites à l'aiguille

(1) De là aussi & comme comparaison avec l'étoffe, le nom de *crêpe* donné à la pâte mince & légère qui égayait jadis les soirées du mardi gras.

portent le nom des pays où on les fabrique : points de Gènes, de Venise, d'Espagne, d'Argenton, &, plus spécialement, points d'Alençon, d'Angleterre, de Valenciennes, de Malines & de Bruxelles. Il n'y a d'incertitudes sur les noms de dentelles que pour la blonde. D'où vient cette dénomination? Peut-être de ce que la dentelle de soie n'est pas blanche comme celle de fil; elle est plutôt... blonde. La *guipure* dérive du vieux verbe *guiper*, entrelacer les fils, en les attachant d'un côté, en les tendant de l'autre, avec l'instrument nommé *guipoir*. Le *linge*, avant l'extension que ce mot a reçu, tirait son nom du *lin*, dont il était fait; de même le *linon*; & le *molleton* est tellement imitatif, il éveille si bien l'idée de ce qui est doux, chaud & agréablement mou, qu'il ne faut pas chercher loin pour trouver son radical dans l'adjectif *mollet*.

Trois de nos principales dénominations sont empruntées aux langues étrangères : étoffe, mérinos & tartan. *Étoffe* vient de l'allemand *stoff*, matière, par opposition à forme. Quand nous disons : Il y a de l'étoffe chez ce garçon-là, nous entendons exprimer que le fond est bon, solide; le verbe *étoffer* s'emploie pour dire que la matière ne manque pas : une robe bien étoffée; il exprime, au figuré, ce qui est plein, rempli. « Une voix de basse sonore, a dit Rousseau, étoffée & mordante, qui remplissait l'oreille & sonnait au cœur. » — L'espagnol *merino* signifiant errant, ce mot est devenu le nom des troupeaux de moutons qu'on mène de pâturage en pâturage; il a passé ensuite à l'étoffe faite de la laine de ces moutons, par une abréviation aussi fréquente que naturelle : après avoir dit d'abord *laine de mérinos*, on s'est contenté de dire *mérinos*. — *Tartan* enfin est le nom du vêtement dans le nord de l'Écosse. C'est pour quoi nous avons appelé ainsi l'étoffe à carreaux que nous tenons des Écossais.

L'art de tisser, pratiqué chez les anciens, remonte chez nous aussi à une époque très-reculée. Les galons, les franges, les rubans, & les échantillons d'étoffes gaufrées découvertes dans les tombeaux du dixième siècle, lors des fouilles faites à Saint-Germain-des-Prés, étaient les produits de l'industrie gauloise. Il paraît que les gants d'évêque trouvés là, & très-bien conservés, étaient exécutés à l'aiguille, formés de plusieurs systèmes de fils croisés avec des trous à jours suivant certaines distributions régulières & assez semblables au point d'Alençon.

On faisait jadis de la toile avec du fil de lin, de chanvre & de coton, & certes on croyait bien faire. Les progrès de l'industrie textile ont tellement marché qu'on en fait aujourd'hui avec du crin, de l'amiant, des fils métalliques, des fils d'araignée & des produits végétaux, tels que de la bourre d'asclépiade & de l'écorce de saule ou de peuplier.

Que *toile* vienne du latin *tela*, comme soie de seta, c'est un point qui n'importe guère; mais ce qu'on ne peut considérer sans intérêt, c'est le

chemin qu'a parcouru son diminutif *toilette*, lequel n'a rien signifié de plus, au début de sa carrière, que petite serviette de toile. Il faut vraiment admirer combien ce diminutif a grandi, combien de sens il a pris, à combien d'objets essentiels il s'applique, tout en restant dans le même ordre d'idées. Il s'agit bien encore des soins de propreté et des ablutions que comporte la serviette; mais il s'agit en outre de l'ajustement, de la parure, de l'ensemble du costume, de tout ce qui constitue la mise en contribuant si puissamment à l'élégance, à la grâce, au charme, & l'on sait le monde de choses que peuvent renfermer les simples mots : une *jolie toilette*! Où sont les élégantes, les jeunes filles & les mères radieuses qui, en laissant échapper cette exclamation, ont songé à la petite serviette?

On a dit que *ruban* venait du latin *rubens* rouge, & Nodier s'est chargé de justifier ainsi cette opinion : « Comme la couleur rouge est la plus éclatante de toutes, elle avait usurpé le droit de dénommer les autres. La tradition de cette étymologie s'est perdue, & l'on dit fort correctement un ruban gris, sauf à rire le soir de la cassette de l'avare qui était d'un gris rouge, et sans se douter que cette dernière expression vaut l'autre. C'est ainsi que les langues sont faites. » Pour qu'on se rangeât sans hésitation à l'avis de Nodier, il vaudrait mieux que le ruban fût d'origine moderne, car s'il est un pays où il soit naturel de confondre les idées de rouge & de ruban, assurément, c'est le nôtre : avoir le ruban signifie être décoré, & aucun rouge n'est plus beau que le ruban de la légion d'honneur. Mais les rubans sont aussi vieux que le monde : on les voit en Égypte attacher les sandales d'une statue d'Isis; les chaussures des anciens sont garnies de rubans, & toutes les femmes de l'antiquité, Juives, Grecques, Troyennes ou Romaines, en ornaient leurs cheveux. — Aussi n'ai-je parlé du ruban que pour avoir l'occasion de rappeler la petite espèce nommée *faveur*.

Les cadeaux donnés par les dames, dans l'ancienne chevalerie, aux chevaliers qui, selon l'expression du temps, s'étaient déclarés leurs esclaves ou leurs serviteurs, consistaient presque toujours en rubans & en nœuds; ces rubans ainsi reçus étaient une insigne faveur, & l'on comprend que le nom leur en soit resté.

Bien que les grossières étoffes ne soient pas à votre usage, je veux, avant de terminer, vous dire un mot du *camelot*, étoffe ainsi nommée parce qu'elle était faite originellement avec du poil de chameau (*camelus*). Le camelot a donné naissance à une expression, réputée vulgaire, qui a passé, sans trop d'encombre, dans le langage usuel de la société : qu'un ouvrage soit mal fait, qu'une marchandise soit médiocre ou de mauvaise qualité, & chacun dira : C'est de la *camelotte*.

S'il est des sens qui s'étendent & grandissent, il y en a qui dégèrent : la *pacotille* d'abord été le

petit paquet d'objets que chaque marin embarqué avait le droit de porter avec lui ; elle est devenue le ballot de marchandises qu'un passager emporte dans l'espoir de le vendre outre mer ; puis, partant de ce principe qu'on va surtout vendre aux colonies les marchandises inférieures ou avariées qui ne pourraient se débiter en Europe, on en est arrivé à faire de pacotille une expression de dénigrement. Pacotille ou camelotte, c'est tout un.

Après vous avoir dit ainsi le peu que je savais, permettez-moi d'ouvrir parmi vous, mesdemoiselles, une petite enquête sur tout ce que j'ignore. — Il y a de riches étoffes qui s'appellent *gros de Naples* & *gros de Tours* : qu'elles aient été fabriquées à l'origine dans l'une & l'autre de ces villes (comme le *florence* & le *nankin*), rien de plus naturel ; mais l'adjectif *gros* me laisse des inquiétudes, je ne sais pas expliquer nettement ce qu'il fait là ; — à moins pourtant que *gros* ne soit une abréviation de *gros grain*, comme une voix autorisée m'a conseillé de le croire.

Une autre soierie est désignée par les dames et les marchands sous le nom de *poult de soie* : depuis vingt ans & plus, je me demande d'où peut sortir ce vocable *poult*, d'une forme si étrangère à notre langue. Il y a enfin, pour en finir avec les soies, le *foulard*, la *marceline* & la *faye* sur lesquels je n'ai encore que des notions très-imparfaites. — De leur côté, la *percale*, la *flanelle* & le *reps* ne m'ont pas dit le secret de leurs noms, & les tissus légers qui s'appellent *jaconas*, *organdi*, *grenadine*, *tarlatane*, m'ont également laissé sur leurs dénominations dans l'ignorance ou tout au moins dans l'incertitude la plus complète.

Je pourrais, il est vrai, chercher des raisons & des causes dans le champ toujours vaste des conjectures. Pourquoi n'admettrais-je pas, je suppose, que la *grenadine* est sortie de *Grenade*, & que d'honnêtes fabricants de tissus se sont appelés *Jaconas* ou *Tarlatane* ? On a vu des choses plus extraordinaires. Les grenadiers n'ont-ils pas, à l'origine, été dits grenadiers parce qu'ils étaient chargés de lancer des grenades ; & messieurs Guillotin & Quinquet n'ont-ils pas laissé leurs noms aux instruments dont ils étaient les inventeurs ? On m'a assuré, par exemple, que la forte toile blanche fabriquée du côté de Lisieux avait eu pour premier fabricant, il y a deux siècles, un nommé *Cretonne* qui s'était même acquis une grande réputation.

Je ne dis pas non, & si j'en avais quelque bonne preuve, je l'affirmerais à mon tour. Mais il faut

absolument des preuves. N'a-t-on pas voulu me soutenir qu'il y avait eu également dans le monde des tissus un monsieur *Basin* ; or, comme j'ai de très fortes raisons pour croire que *basin* sort d'un mot grec qui signifie coton (lequel *coton*, par parenthèse, est le mot arabe *goton*, sauf le changement de la première lettre), j'ai pris la sage habitude de me défendre du procédé un peu trop expéditif des noms propres. Si un ami en qui j'ai la foi la plus entière n'avait pas vu de ses yeux, sur une place de Cambrai, la statue du premier fabricant de cette fine toile qui, de son nom, s'est appelée *batiste*, je douterais peut-être encore de son existence.

On ne soupçonne jamais assez quelle distance peut séparer, dans la formation des mots, le point de départ du point d'arrivée, & l'on s'expose à d'étranges méprises en ne tenant pas compte des transformations successives ou des passages intermédiaires. Je n'en citerai comme preuve, pour rester dans le domaine qui nous occupe, que la *futaine*, un tissu de laine qui n'a pas eu son inventeur pour parrain.

Vous auriez le droit d'être un peu surprises si je vous disais sans préparation que ce mot a pour origine *fostat*, nom d'un faubourg du Caire d'où l'on tirait cette étoffe : le rapport entre *futaine* & *fostat* vous semblerait éloigné ; mais votre étonnement se dissiperait peu à peu quand je vous dirais que la *futaine* pour venir jusqu'à nous a pris, au moyen âge, le chemin de Gênes, où elle s'appelait *fustagna*, & que de ce mot italien on a fait d'abord *fustaigne*, puis *fustaine*, puis enfin *futaine*.

Désireux donc de compléter mes connaissances, & très-préoccupé, d'autre part, de ne hasarder aucune opinion à la légère, je compte beaucoup sur le concours de mes aimables lectrices pour tirer de l'ombre où elles sont demeurées enfouies les sources d'un certain nombre de leurs gracieux atours.

Inutile d'ajouter que ma reconnaissance vous est non moins acquise pour les indications qu'il vous plairait de me donner sur les dénominations nouvelles, en tant qu'elles peuvent offrir quelque intérêt. Je veux bien admettre avec beaucoup de complaisance que le *paramata* vienne d'Australie ; mais il reste permis de croire jusqu'à plus amples lumières, que le *barpoor*, le *nansouk*, le drap dit *Chambord* & quelques autres de ce genre n'ont pas eu d'autre marraine que la déesse fantaisie.

CHARLES ROZAN.



BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux libraires-éditeurs.

AMOUR ET SACRIFICES

PAR LADY HUBERT

Œuvre excellente, signée d'un nom inconnu, ce petit volume sera lu avec un vif intérêt, d'autant plus vif que cette histoire est, dit-on, réelle & véritable. J'en dirai le sujet en deux mots : Édith Vavasœur est fiancée à un homme qu'elle aime et dont les vertus lui promettent un doux avenir; un acte irréfléchi, un entraînement généreux & imprudent la jette aux bras d'un autre homme, & séparée à jamais de Valter, elle suit en Australie son mari, lord William, & là, résignée, courageuse, immolant le passé au devoir qu'elle s'est si cruellement imposé, elle subit toutes les peines d'une existence aventurière & d'une union antipathique à ses sentiments. Restée veuve, elle vit pour son fils : elle accepte avec lui la pauvreté, & pour lui, le travail, &, dernier sacrifice, elle le voit mourir dans ses bras.

Ce livre est plein d'élévation & de piété; peut-être aurait-il gagné à un plus grand développement; les situations ne sont souvent qu'indiquées, & l'on voudrait un tableau là où l'on ne trouve qu'une esquisse (1).

LES ROSES D'ANTAN

PAR MICHEL AUVRAY

Cette jolie nouvelle a été publiée & remarquée dans un recueil périodique; on y trouve l'esprit de bon aloi, le sentiment de la nature, le joli style & l'imagination variée que nos lectrices ont pu apprécier dans les colonnes de leur journal. Madeleine, l'héroïne du roman, est orpheline &

pauvre, et pour gagner le pain du jour, elle est devenue institutrice dans une famille sur laquelle plane un certain mystère. Le maître de la maison monsieur Meyrins, vit sous le poids d'une préoccupation incessante qui ressemble beaucoup à un remords; certains mots, certaines dates éveillent en lui les pensées les plus sombres; la présence de Madeleine l'adoucit cependant. Des scènes très bien conduites amènent enfin le dénouement du roman et la révélation des secrets; monsieur Meyrins n'a pas commis des crimes positifs, mais il a laissé périr sous ses yeux, sans le secourir, sans lui tendre la main, sans écouter ses cris de détresse, son ami qui était en même temps son rival; il a désolé la mère de Madeleine, fiancée à cet ami, & plus tard, au milieu de la vie, accablé de regrets & de douleurs, il essaye de réparer sa faute, en recevant la pauvre orpheline sous son toit & en la comblant de bienfaits. Il lui confesse ses torts, elle le console, elle le relève, elle le conduit vers Dieu &, le voyant calme, elle consent à être heureuse.

Cette nouvelle d'un intérêt soutenu, est de celles qui peuvent être recommandées à tous (1).

M. B.

LA FORCE DES FAIBLES

PAR ALFRED DES ESSARTS (2)

Inutile de dire que l'auteur place la force des faibles où elle est uniquement, car de tous les caractères qu'il met en jeu ressort le sentiment chrétien.

Elisabeth, faible par sa jeunesse & sa pauvreté, relève son père affaibli sous un malheur per-

(1) Chez Lecoq, rue Bonaparte, 90, Paris. — Un fort volume, 2 fr.

(2) Chez Dillet, rue de Sèvres, 15, Paris. — Prix : 1 fr. 50.

(1) Chez Lethiellieux, rue de Mézières, 11, Paris.

sistant. Hermance, saturée de bien-être, ignore longtemps son propre cœur, & le reconnaît enfin au premier tressaillement de la charité. Jacques, l'enfant qui n'a pas su ce que c'est qu'une mère, un foyer, sortira lui aussi de cette absolue faiblesse qu'on appelle l'abandon ; son courage lui ouvrira la route de la fortune, & la fortune lui laissera sa grandeur native & toute sa bonté.

En regard de ces beaux caractères, l'auteur en a fortement esquissé quelques autres dont le réalisme plein de laideurs est frappant.

Tout un peuple de valets, cédant aux instincts bas & rapaces. Un homme riche, Cazabon, qui ne connaît & ne comprend que les émotions de la

bourse ; égoïste sans même s'en douter, Michel l'hercule, avec lequel le lecteur respire l'épaisse fumée d'un estaminet de bas étage, & assiste aux vulgaires emportements de la nature dégradée prise sur le fait. On se repose avec bonheur dans le petit intérieur d'une jeune épouse douce, soumise, & dont la faiblesse triomphe aussi du fort parce que l'amour dévoué, le devoir & la charité lui ont servi d'armure.

Il résulte de cette agréable lecture une forte espérance en la justice de Celui qui n'a besoin, pour faire un vainqueur du faible qui l'implore que de lui servir de bouclier contre les traits des méchants.

LES PROJETS D'ISABELLE

I

« Le Doubs forme autour de Besançon un vaste fer à cheval, » écrivait César, il y a dix-neuf siècles. Depuis ce temps, la rivière continue à décrire le même demi-cercle avec les mêmes méandres & les mêmes ondulations ; mais, à présent, elle partage la ville en deux cantons qui ont une population, des habitudes, des occupations & des mœurs différentes. Tout ce qui n'est point dans l'intérieur du fer à cheval appartient au peuple, aux ouvriers, aux jardiniers, aux vignerons. Un pont, dont les fondements ont été posés par les Romains, sert de limite au quartier populaire. Il n'y a que les petites gens qui le traversent. Les personnes qui occupent un certain rang dans la société s'arrêtent sur la rive gauche, & c'est tout au plus si elles se permettent de jeter un regard curieux sur l'autre bord. Là, du côté du couchant, de vieilles maisons noires, irrégulières, lézardées, élèvent vers le ciel leurs silhouettes bizarres, & penchent vers la rivière leurs façades garnies de loques pendantes, qui flottent à la brise en tous temps, en toutes saisons. Un poète a prétendu que ces haillons, quand le soleil les dore, ressemblent à de brillants oiseaux qui battent des ailes. Il ne faut jamais enlever aux poètes leurs illusions.

Au nord, le quai, récemment construit, est large, commode, bordé de charmantes habitations ; cependant la gentry ne le fréquente point. Elle ne s'engage jamais non plus dans les rues qui se trouvent plus loin. Le peuple seul hante ce quartier. Les voyageurs qui descendent de la gare passent rapidement, presque toujours en voiture, & une femme qui traverse, en grande toilette, ces rues bruyantes, ne peut manquer de faire une profonde sensation.

Aussi, l'été dernier, par une belle journée de juillet, on regardait beaucoup une jeune & élégante personne qui, d'un pas vif & d'une démarche légère, suivait le trottoir encombré par les corbeilles des fruitières & les joujoux des enfants. Cette jeune dame voyait fort bien qu'elle attirait tous les regards, & n'en était point du tout charmée. Elle marchait très-vite, le visage voilé par un loup de dentelle noire. Elle avait fait, à dessein peut-être, une toilette extrêmement simple. Son costume de taffetas était d'un gris foncé ; sa petite toque noire n'avait ni plumes ni fleurs ; sa ceinture, noire aussi, était nouée sans art au-dessus du panier gracieusement relevé de sa jupe courte & unie. Mais tout cela était porté avec goût & distinction par une fort jolie personne. L'aimable inconnue avait une physionomie piquante, un air un peu hautain, une grâce un peu

dédaigneuse. Son abondante chevelure, d'un brun très-clair, était tordue, sans boucles & sans nattes, dans un filet imperceptible; elle avait de fraîches couleurs roses, un teint éblouissant, & ses yeux bleus, qu'elle baissait à demi, étaient de la nuance foncée des belles-de-jour.

Derrière elle, marchait lourdement une vieille femme de chambre, qui semblait être hors d'haleine, & qui avait peine à suivre sa jeune maîtresse. Celle-ci alla presque jusqu'au bout de la rue; puis elle entra dans une allée sombre, & gravit d'un pied léger les degrés inégaux d'un escalier en fort mauvais état.

La femme de chambre la suivit en se disant tout bas :

« Si j'étais jeune, jolie, élégante comme mademoiselle, si j'appartenais, comme elle, à la meilleure société, et si j'avais une tante qui fût logée aussi mal que l'est madame Vibert, je ne lui ferais pas visite au vu & au su de toute une ville. »

Pendant ce temps, mademoiselle sonnait à une porte basse & étroite. Une fillette de sept ans environ, aux cheveux noirs bouclés, vint ouvrir, & battit des mains en s'écriant toute ravie :

« C'est la cousine Isabelle, maman, c'est la cousine Isabelle. »

La mère de la gentille enfant accourut, devancée par trois ou quatre bambins qui sautaient de joie.

« Bonjour, ma tante, » dit Isabelle en présentant son joli front à madame Vibert.

Cette dame, jeune encore, avait une mise propre & soignée & un air de dignité assez remarquable; mais sa figure était pâle & triste; chez elle, tout annonçait la gêne, sinon la pauvreté.

« Sois la bienvenue, chère enfant, & laisse-moi te remercier de la bonne surprise que tu nous fais, dit-elle en embrassant sa nièce.

— Eh! ma tante, répondit celle-ci, il faut bien que je vienne, puisque vous nous oubliez. Marthe aussi nous oublie. Mais où est-elle donc, ma chère Marthe?

— Elle est, comme de coutume, assise auprès de son établi, répliquèrent les enfants. Elle s'est éveillée avant les hirondelles, & depuis ce temps elle travaille. Venez, cousine, nous vous conduirons dans sa chambre.

— Vous m'accompagnerez seulement, mes petits anges, » dit Isabelle, qui passa la première, & ouvrit elle-même la porte de la chambre de sa cousine Marthe.

L'ameublement du nid de la jeune fille, dans lequel la demoiselle aux yeux couleur de belles-de-jour pénétrait ainsi sans façon, était d'une simplicité excessive; mais il prouvait que la propriétaire avait le goût du beau & l'amour du bien. Tout était rangé avec ordre & symétrie. Les sièges étaient recouverts d'une modeste toile perse. Sur la cheminée, on n'apercevait ni glace, ni flambeaux, ni pendule; seulement deux vases en verre bleu, & une montre d'argent dans un

petit cartel. Mais des bluets et des marguerites sauvages s'épanouissaient dans les vases, de jolis paysages, dessinés avec talent, ornaient les murs, un christ en ivoire jauni remplaçait la glace absente, & de charmants ouvrages de fantaisie, dont l'exécution n'avait coûté que du temps & des peines, étaient disposés avec art sur les vieux meubles.

La table, longue, étroite, épaisse, posée près de la fenêtre — l'établi, comme les enfants l'appelaient — faisait un effet bizarre au milieu de cette gentille chambrette; mais le travail, auquel se livrait l'habitante du logis, jurait bien davantage encore avec son air distingué et sa physionomie spirituelle.

Mademoiselle Marthe paraissait avoir le même âge que sa cousine Isabelle. Moins jolie que celle-ci, elle était beaucoup plus attrayante. Son doux visage avait un charme qu'on ne saurait définir, & ses grands yeux, d'un gris bleuâtre, avaient un éclat pénétrant, quand toutefois ils n'étaient pas voilés par les longs cils qui les ombrageaient à cette heure. Sa taille était mince & souple, son sourire extrêmement gracieux, & ses cheveux du plus beau blond cendré.

Assise auprès de la table étroite, elle tournait le dos à la porte & travaillait assidûment. Des outils, des limes, des ressorts étaient épars sur l'établi; on apercevait même un de ces verres convexes qui grossissent les objets & qu'on nomme des loupes. Toutes ces choses étaient, il est vrai, si délicates, si mignonnes, qu'il fallait presque des doigts de fée pour les manier; mais le travail de Marthe Vibert n'en était pas moins celui d'un artisan. Elle faisait de l'horlogerie, puisqu'il faut appeler ces choses par leur nom.

Si l'on trouve cette occupation indigne d'une personne intelligente, instruite, aimant les arts & les travaux de l'esprit, on ne pourra m'accuser, à Besançon du moins, de ne point observer la couleur locale. Dans cette ville, sur dix jeunes filles pauvres, bien nées, bien élevées, on en rencontrera neuf qui, positivement, seront horlogères, & qui sauront faire marcher de front ce travail, les soins du ménage & l'étude du piano.

Marthe ne se détourna point lorsque la porte s'ouvrit; alors sa cousine, mettant un doigt sur ses lèvres pour imposer silence aux enfants, s'avança sur la pointe du pied, & vint couvrir de ses mains étendues les yeux de la charmante horlogère.

« Isabelle! s'écria celle-ci en serrant avec affection les doigts délicats qui se pressaient sur ses paupières, ma chère Isabelle!

— Tu m'as reconnue, cousine? dit l'élégante jeune fille.

— Oui, mon ange, j'ai reconnu ta voix dès que tu es entrée au logis.

— Et tu ne t'es pas dérangée pour me recevoir, méchantel!

— Pardonne-moi, chère cousine, la maison pour

laquelle je travaille me presse tellement, que je ne puis même pas m'interrompre, à présent que tu es auprès de moi; mais cela ne nous empêchera point de causer.

— Et de te gêner la vue, fit observer Isabelle.

— C'est ce que je lui répète chaque jour, ajouta madame Vibert.

— N'est-ce pas, ma tante? Je savais que vous seriez de mon avis. Dites-lui bien qu'en travaillant ainsi d'arrache-pied, pendant des journées entières, elle se rendra malade, ou plutôt ordonnez-lui de se reposer quelquefois.

— Elle ne m'écouterait pas, dit la mère en passant sa main sur les cheveux blonds de l'aimable horlogère; non vraiment elle ne m'écouterait pas; c'est une enfant rebelle qui n'en fait qu'à sa tête.

— Maman, répliqua Marthe, vous ne m'avez jamais défendu positivement de travailler, vous ne le pourriez point. Comment oseriez-vous dire : « Il ne faut pas, » lorsque la nécessité dit : « Il faut? »

Madame Vibert soupira, s'assit auprès d'Isabelle, & prit sur ses genoux son plus jeune enfant.

« Marthe, dit-elle, nous fait honte à tous; à elle seule, elle a plus de courage & d'énergie que nous n'en avons à nous six. Je ne sais ce que nous deviendrions si nous n'avions point cette chère enfant.

La belle horlogère se prit à rire.

— Maman, dit-elle, vous allez me rendre toute confuse, car vous ne m'avez pas habituée à recevoir ainsi des compliments en plein visage. Ai-je fait autre chose que mon devoir, dites, chère maman? Quand mes petites sœurs & mes jeunes frères auront mon âge, ils travailleront comme moi... plus que moi peut-être.

Madame Vibert jeta sur ses enfants un regard triste & pensif.

— Lorsqu'ils auront ton âge, ma pauvre Marthe, songea-t-elle. Et jusque-là, faudra-t-il que tu nous procures, aux dépens de ton repos, de ta santé, de ta beauté, tout le bien-être dont nous jouirons?

Isabelle devina la pensée de sa tante & faillit partager son émotion; mais elle chassa vite cette idée triste & dit de sa voix claire & joyeuse :

— Lorsque j'étais une très-petite fille, on m'embarassait beaucoup en me demandant ce que deviennent les vieilles lunes; mais à présent, on me mettrait tout à fait au pied du mur si l'on me disait d'expliquer ce que deviennent les milliers de montres qu'on fabrique chaque année à Besançon. Je ne vois pas à quoi elles pourront servir si l'on n'invente pas la mode de les porter en colliers comme on fait pour les perles. — Nous les vendrons aux Yankees, disaient autrefois les horlogers; mais au train dont ils y vont, ils ont dû en envoyer à tous les habitants des deux Amériques, y compris les Patagons & les sauvages du cap Horn.

— Cependant, cousine, tu peux remarquer que les commandes ne manquent point.

— 'st ce qui me surpasse. Mais, ma chère

Marthe, si tu as tant d'occupation, comment feras-tu pour prendre un congé? Car j'aime à croire que tu es toujours disposée à venir chez madame Lérins, notre parente. Elle a encore écrit à mon père avant-hier; elle demande quel jour nous arriverons au lac. Papa a répondu que, si tu es prête à m'accompagner, nous partirons lundi prochain. C'est surtout pour te parler de ce voyage... pour vous en parler à toutes deux, bonne tante, que je suis venue à Besançon aujourd'hui; j'ai beaucoup de choses à faire, sans compter mes préparatifs de départ, & cependant j'accours pour m'entendre avec vous, puisque vous nous avez oubliés hier. C'était dimanche pourtant, & le dimanche mademoiselle Marthe n'a rien à démêler avec l'horlogerie. Vous eussiez bien pu nous faire le plaisir de passer cette journée au château... à la maison, reprit vivement Isabelle en rougissant un peu, car la jolie petite habitation de son père ne ressemblait nullement à un château.

— Ma chère mignonne, répliqua madame Vibert, nous ne vous oublions jamais, ton bon père, ta tante Ernestine, tes jeunes sœurs & toi, mais nous ne pouvons oublier non plus que dix kilomètres au moins nous séparent de votre maison de campagne. C'est trop pour les petites jambes des babies; ils ne sauraient aller cueillir aussi loin les bluets & les marguerites que Marthe aime tant.

— Mauvaise excuse, ma tante; il ne faudrait qu'un quart d'heure aux babies pour les franchir, ces dix kilomètres.

— Sans doute, en prenant le chemin de fer; mais Marthe, l'économe, prétend que nous ne pouvons nous permettre cette dépense plus d'une fois par mois.

— L'économie de Marthe ressemblera bientôt à de l'avarice! s'écria Isabelle avec dépit. Enfin viendra-t-elle ou ne viendra-t-elle pas chez madame Lérins?

— Elle ira, ma chère nièce; j'ai promis à notre parente de lui confier ma fille pendant quelques semaines.

— Ah! tant mieux, car je ne serais point partie seule. — Ainsi, ma petite cousine, c'est une chose convenue? Mais, en ton absence, que deviendra l'horlogerie?

— Elle me suivra, répondit Marthe de son air doux et calme.

Isabelle fit un mouvement de surprise.

— Impossible, dit-elle.

— Si vraiment, c'est possible, j'ai parlé de notre voyage au fabricant qui m'emploie, et il trouve que je puis travailler chez madame Lérins aussi facilement qu'ici. J'emporterai donc mes bucoliques.

Le front d'Isabelle se plissa.

— Tu te feras un tort irréparable & à moi aussi peut-être! s'écria-t-elle.

— Un tort irréparable? répéta Marthe surpris.

— Mais sans doute: nous allons chez une personne fort riche, qui appartient au meilleur monde & qui doit avoir de brillantes relations; si nous voulons qu'elle nous présente avec plaisir à ses amis, & qu'elle nous avoue hautement pour cousins, il ne faut pas...

— Lui faire honte, interrompit Marthe en riant.

Madame Vibert sourit aussi, mais avec quelque tristesse.

— Pauvre chère enfant, dit-elle en prenant la main de sa nièce, seras-tu toujours esclave du monde & de ses préjugés? N'oseras-tu jamais faire la chose la plus simple et la plus insignifiante sans te demander avec inquiétude: Que va-t-on penser de moi?

— Mais, ma tante, répliqua la jeune fille, il est bien important, vous le savez, que nous nous appliquions à ne point mécontenter madame Lérins.

— Je sais du moins, ma chère petite, que nous lui devons beaucoup de reconnaissance; elle est si bonne, si généreuse, pour nous qu'elle connaît à peine, & qui ne sommes que ses parentes éloignées!

— Oh! certes oui, elle est bonne et généreuse, reprit Isabelle avec conviction. Devinez-vous, chère tante, pourquoi elle invite Marthe, & pourquoi elle m'invite aussi, à aller passer quelques semaines au Lac? Non, n'est-ce pas? Eh bien! c'est parce qu'elle est seule, qu'elle n'a pas d'enfants, pas de parents proches, & qu'elle voudrait faire, de celle de nous deux qui lui plaira le plus, son amie, sa compagne, sa fille & plus tard son héritière, sans la séparer pourtant de sa famille.

Madame Vibert fit un geste d'incrédulité.

— Qui donc t'a raconté cela? dit-elle.

— C'est une dame qui en a parlé hier à ma tante Ernestine, avec laquelle elle est fort liée. Cette dame tient la nouvelle d'une de ses amies, qui a passé quinze jours chez madame Lérins. Vous voyez qu'il ne s'agit point d'un bruit en l'air, mais d'une chose très-certaine; aussi j'accours pour vous l'apprendre. N'est-il pas vrai, Marthe, que je suis une bonne fille, bien franche & bien loyale? J'aurais pu garder mon secret, & en profiter pour capter la bienveillance de notre riche parente; mais c'eût été affreux, & avec toi je veux jouer cartes sur table. Je viens donc te prévenir, & pour que tu fasses ton profit de ma confiance, je ne te laisserai ignorer aucun de mes projets. Les voici, écoute bien. Il est évident que le choix de madame Lérins tombera sur la meilleure et la plus accomplie; c'est assez dire que la chance est de ton côté, & que j'aurai de la peine à te disputer la victoire, même en employant toutes mes ressources.

— Oh! ma petite cousine, c'est trop de modestie, interrompit Marthe, tu es bien sûre du contraire.

— Non, non, fit Isabelle en secouant la tête, je

parle sérieusement, & ce que je dis, je le pense. Il me sera très-difficile de l'emporter sur toi, aussi j'ai résolu de tirer avantage de tout, & de ne négliger aucune occasion de faire valoir mes modestes petits talents. Je ne me parerai point de qualités que je n'ai pas, mais je ne laisserai dans l'ombre aucune de celles que je puis posséder: je m'efforcerai d'être aimable, soumise, prévenante, intelligente aussi.

— Pour ne pas dire spirituelle, fit observer Marthe avec un sourire.

Isabelle hocha la tête & reprit:

— Du moins je ferai mon possible pour n'être ni sotte, ni naïve, ni ennuyeuse; je causerai, je rirai, je chanterai, je ferai de la musique. De ton côté, n'oublie pas tes crayons et tes pinceaux, car madame Lérins a demandé si on nous enseigne des arts d'agrément. Ah! que n'ai-je su tout cela cet hiver, quand je profitais si peu de mes leçons de piano!

— Ma pauvre enfant, lui dit madame Vibert d'un ton doux & triste, tu tiens donc bien à la fortune?

Cette réflexion rembrunit considérablement les idées d'Isabelle.

— Ma tante, je vous prie, n'ayez pas de moi une trop mauvaise opinion, dit-elle d'une voix légèrement tremblante. Si je désire plaire à madame Lérins, c'est d'abord parce qu'elle est bonne, spirituelle, généreuse; que je n'ai plus de mère & que je serais heureuse de pouvoir lui donner ce nom. J'avoue pourtant que j'aurais du plaisir à posséder une grande fortune. Je ferais beaucoup de bien, j'assurerais l'avenir de mes chères petites sœurs & les pauvres me béniraient. Oh! oui, je voudrais être riche, et vous ne me blâmeriez point de parler ainsi, si vous saviez dans quelle gêne nous sommes. Votre pauvreté n'est rien auprès de notre misère dorée.

— Par exemple! s'écria Marthe, voilà de l'exagération. Ta famille, ma chère amie, a une existence très-confortable; vous passez six mois à Paris, six mois à la campagne; vous donnez des bals, des diners, des fêtes champêtres.

— C'est vrai, répondit Isabelle d'un ton pensif; à force d'économie & de privations nous parvenons à faire tout cela.

— Comment! répliqua la jeune cousine stupéfaite, vous vous imposez des privations, & vous faites, sans balancer, les dépenses les plus inutiles?

— Mais, ma pauvre Marthe, bien loin d'être inutiles, toutes ces choses dont tu parles sont, au contraire, de première nécessité. Il faut que chacun vive selon son rang.

— Ce n'est pas vivre, selon son rang que d'afficher un luxe indigent & menteur, quand on a juste assez de fortune pour se procurer l'aisance & le bien-être, dit la gentille horlogère.

— Ma chère amie, avant tout, il convient de sauver les apparences, répartit Isabelle d'un ton sentencieux.

— Quoi! le fastueux étalage de richesses qu'on ne possède point s'appelle, dans le langage du beau monde, sauver les apparences? demanda Marthe avec une grande naïveté.

— Sans doute, lui répondit sa mère, & c'est au moment où l'on est le plus près de ses pièces qu'il est urgent surtout de faire figure.

— Hélas! c'est bien vrai, dit Isabelle sans se préoccuper du ton ironique que madame Vibert avait pris. Lorsqu'on a peu de fortune, il faut ou s'exiler du monde, ou faire marcher de front la mesquinerie, l'ostentation & la prodigalité.

— Et d'ordinaire, quand on a bien marché ainsi, on arrive à la ruine, ajouta madame Vibert.

— Précisément, ma tante; aussi vous devez comprendre combien je souhaite d'obtenir les bonnes grâces de madame Lérins. Ce serait un si grand bonheur pour toute ma famille, qui, peut-être court à sa perte! — Néanmoins, si Marthe obtient la préférence, je me réjouirai avec elle, & je n'éprouverai pas un seul mouvement de jalousie, ajouta vivement la jeune fille. J'aime à croire, ma chère petite cousine, que, le cas échéant, tu me rendrais la réciprocité.

— Oh! certainement, mon ange, » répondit Marthe d'une voix qui allait au cœur.

Isabelle l'embrassa.

« Ainsi, dit-elle, pas de rivalité entre nous, mais seulement une noble émulation. C'est promis, c'est entendu, je suis charmée de voir que tu te prêtes si bien à mes projets.

— Tes projets, ma pauvre enfant, ressemblent à ceux de Perrette la laitière, fit observer la tante d'Isabelle. Je ne crois pas du tout que madame Lérins ait l'intention de se charger de toi ou de Marthe, par l'excellente raison qu'elle a déjà un fils adoptif ou du moins un jeune parent qu'elle aime beaucoup & qu'elle a fait élever.

— Ma tante, je sais ce que vous voulez dire, répliqua Isabelle d'un ton de dédaigneuse indifférence. Il est vrai qu'en mourant, monsieur Lérins a recommandé à sa femme un de leurs neveux, & que, depuis ce temps, notre bonne parente a toujours pris soin de ce jeune homme; mais cela ne prouve point qu'elle le préfère à ses propres cousines, & qu'elle frustrera celles-ci pour enrichir celui-là. »

Madame Vibert secoua la tête.

« Mon enfant, dit-elle, je te ferai observer d'abord que la fortune de madame Lérins lui vient de son mari, ensuite que monsieur Bryans, — le neveu de monsieur Lérins s'appelle ainsi, — que monsieur Bryans est digne de toute l'affection que sa tante lui témoigne; on assure qu'il possède des qualités très-remarquables.

— Je ne le nie point, répartit Isabelle avec insouciance; mais ce monsieur est en voyage, & le proverbe dit que les absents ont toujours tort; il a raison le proverbe; croyez-vous, bonne tante, qu'une fois que nous serons installées au Lac, nous laisserons la place à ce jeune Helvétien? — Mon-

sieur Bryans est Suisse d'origine; vous savez c'est un bon jeune homme, tout simple, tout naïf, &, de plus, sauvage comme les chamois de ses montagnes. Ah! qu'il aurait bonne grâce à venir nous disputer l'affection de madame Lérins!

— Ma chère nièce, tu parles bien légèrement d'une chose bien sérieuse, & tu te fais une idée très-fausse du caractère de notre vénérable parente, si tu crois que de petits talents de société, des airs mondains, une physionomie piquante & les grâces d'un esprit cultivé suffisent pour captiver une personne aussi austère. »

Isabelle se mordit les lèvres.

« Je ne crois pas cela, dit-elle, & j'espère que madame Lérins découvrira en nous des qualités plus sérieuses que celles que vous venez d'énumérer.

— Je l'espère aussi, mais puisque tu tiens tant à lui plaire, laisse-moi te donner quelques conseils. Je connais peu notre riche cousine, cependant je sais qu'elle a des goûts sérieux, qu'elle est heureuse dans son intérieur, & qu'elle ne se soucie guère des distractions mondaines qui font ton envie & ton admiration. Tu nous disais tout à l'heure que madame Lérins doit avoir des relations brillantes. Tu te trompais, elle passe sa vie au milieu d'un petit cercle d'amis; à Neuchâtel durant l'hiver, & dans la solitude de sa propriété du Lac pendant la belle saison. Habitée à n'avoir dans son entourage que des gens simples & laborieux, il est probable qu'elle ne remarquerait point sans en être choquée le dédain que tu témoignes à ceux que tu considères comme tes inférieurs & les efforts que tu fais pour te lier avec les personnes qui occupent dans le monde un rang plus ou moins élevé. Il est, non point probable, mais très-certain, qu'elle te verrait avec peine repousser d'humbles amis pour solliciter les suffrages des grands du monde, & manifester une crainte excessive des jugements & des critiques de ce monde que tu encenses malgré tous les chagrins qu'il te cause.

— Ma tante, balbutia Isabelle un peu confuse, pourquoi supposez-vous?... qui a pu vous dire?...

— On ne m'a rien dit, mignonne, mais depuis longtemps je vois, je comprends & je devine. Non, certes, personne ne m'a dit que tu consultes sans cesse le code du bon ton, & que tu es vraiment sur des épines lorsque tu as fait quelque démarche insolite... comme aujourd'hui, par exemple.

— Qu'ai-je donc fait aujourd'hui? demanda la jeune fille, qui ne put s'empêcher de rougir.

— Tu as traversé, en plein jour, au milieu d'une foule nombreuse, cet affreux quartier de Battant, qu'une femme élégante ne doit pas connaître. Tu changes de couleur.... Quelle enfant! Ce n'est point un reproche que je te fais; au contraire, nous avons à te remercier doublement de ta bonne visite, si elle t'a coûté.

— C'est bien vrai, dit Marthe; pour moi, cousine, je te suis très-reconnaissante, lorsque tu

prends la peine de venir nous embrasser au fond de notre noire & sombre demeure.

— Vous êtes injustes toutes deux, s'écria Isabelle, dont les yeux se remplirent de larmes; vous me taquinez, & vous savez cependant combien j'aime à me trouver avec vous dans ce cher vieux logis.

Sa tante lui baisa le front.

— Je ne voulais pas te faire de peine, lui dit-elle, mais seulement te donner un conseil qui pourra t'être utile. Nous n'avons jamais douté de ton affection, ma chère mignonne, & nous savons que, malgré tes petits travers, tu es une excellente enfant, bien douce, bien dévouée & bien aimante.

— Cousine, demanda Marthe, qui donc nous conduira chez madame Lérins? est-ce ton père? Est-ce mademoiselle Ernestine?

— Ni l'un ni l'autre, répondit la jeune fille, papa est fort occupé à la maison, & ma tante Ernestine ne saurait quitter mes petites sœurs; mais une dame de notre société, qui se propose de faire un voyage en Suisse avec son mari, veut bien se charger de nous jusqu'à Neuchâtel. Là, nous trouverons une femme de chambre ou plutôt une personne de confiance, envoyée par madame Lérins.

— Quoi! dit Marthe, nous irons tourner aussi loin? Le Lac de notre parente n'est pourtant pas celui de Neuchâtel.

— Assurément non, puisque le Doubs baigne le gazon de son verger.

— Est-ce pour cela que la propriété s'appelle le Lac? demanda Marthe sur le ton de la plaisanterie.

— Oui, mademoiselle, c'est pour cela. En cet endroit, le Doubs, qui n'est qu'une toute petite rivière, disparaît au milieu d'un beau lac dont la rive droite est suisse & la rive gauche française.

— Mais ce lac rivière doit se trouver assez loin de Neuchâtel.

— Oh! fort loin, mais nous prendrons, pour y arriver, le chemin des écoliers. En effet, deux routes conduisent à Villers-du-Lac, ce joli village près duquel est située la maison de campagne de notre parente. La première de ces routes va directement au but; pour la suivre, quand on n'a pas de voiture à soi, il faut se résigner à prendre place dans l'antique, dans l'incommode, dans l'affreuse diligence. Elle part de Besançon à l'aube, &, toujours allant cahin-caha, elle arrive au Lac un peu avant le coucher du soleil, après avoir parcouru des plateaux déserts, stériles, des brandes incultes, des fermes solitaires. Ce chemin, triste, monotone, brûlé par les ardeurs du soleil, desséché par la poussière, dévasté par les orages, est l'image de la vie réelle. L'autre route, avec ses méandres, ses lacs bleus, ses magnifiques sapinières, ses montagnes de neige à l'horizon, a les grâces, les illusions, les aspects enchanteurs de la poésie. C'est l'idéal, c'est le rêve. Elle nous représente la vie embellie, par les songes & les chimères. Il faut un peu plus

de temps pour arriver au but, mais qu'importe si le voyage est plus agréable?

— L'agrément du voyage dépendra un peu de vos compagnons de route, fit observer madame Vibert. Quelle est donc cette dame à laquelle ton père, ma chère Isabelle, va te confier?

— C'est la baronne Delmar; vous devez connaître ce nom, ma tante. Oh! nous ne nous ennuierons point avec elle. Elle a de l'esprit, encore plus de mordant, & quand elle raille, elle emporte la pièce.

— En vérité! dit Marthe en riant, il sera fort agréable de voyager avec une personne aussi aimable et aussi indulgente.

— Bah! si elle nous attaque, nous nous défendons, répliqua philosophiquement Isabelle. Cependant ma chère cousine, soigne bien ta toilette: madame Delmar, qui suit la mode de très-près, est impitoyable à l'égard des femmes qui manquent de goût ou d'élégance.

Après avoir donné à Marthe ce sage conseil, mademoiselle Isabelle embrassa sa tante, tous les enfants, & trois ou quatre fois la belle horlogère; puis elle retourna à la gare, toujours accompagnée de sa vieille femme de chambre.

II

Quelques jours après, un matin, par un beau soleil et un ciel sans nuages, Marthe Vibert entra à la gare de Besançon, appuyée sur le bras de l'aîné de ses frères, un petit bonhomme de quatorze ou quinze ans. Derrière eux, un camionneur traînait sur son haquet, la malle de la jeune fille.

« Ah! enfin! s'écria mademoiselle Isabelle en venant à la rencontre de son amie. J'ai cru que tu n'arriverais jamais. Nous sommes ici depuis un quart d'heure. Il faut que je te présente à madame Delmar; mais surtout observe-toi bien, ne provoque pas les railleries de cette chercheuse d'esprit.

Elle s'arrêta en apercevant le baron & la baronne qui s'avançaient majestueusement. C'était un couple fort bien assorti; si la femme était vaine & satirique, le mari était plein de morgue & bouffi d'orgueil. Cependant, ils firent un accueil assez gracieux à la gentille Marthe. Elle était la cousine germaine de leur jeune amie, & ils n'avaient point connaissance de l'humble métier qu'elle exerçait & de l'état de pauvreté de sa famille. La baronne commençait à lier conversation avec l'aimable enfant, lorsqu'une altercation s'éleva tout près de ces dames, entre un employé de la gare et un voyageur. Celui-ci, un homme alerte et robuste malgré ses cheveux blancs, avait le costume et la tournure d'un riche fermier, & son langage était à l'avenant. A ses côtés se tenait un jeune homme dont la mise était aussi extrêmement simple; il souriait en écoutant son vieux compagnon, qui

voulait forcer le distributeur de billets à accepter une pièce de monnaie de bas aloi sans doute, car l'employé refusait énergiquement de la prendre. Le baron Delmar se détourna en entendant leurs éclats de voix, &, fronçant les lèvres, il regarda ces hommes du haut de sa grandeur. Nos inconnus ne s'en émurent point; mais lorsque les dames regardèrent à leur tour, le plus jeune des voyageurs posa sur le guichet une autre pièce, & glissa dans sa main celle qui faisait le sujet de la contestation.

« Mon ami, dit-il, permettez-moi de trancher la difficulté; je prends votre argent, que monsieur refuse, & je lui donne le mien en échange.

— Non, non! s'écria le tenace vieillard, ce serait céder, & je ne le veux pas; j'ai pour moi le droit & la raison.

— Oh! Marthe! quelle fâcheuse rencontre! dit Isabelle à l'oreille de sa cousine. Je connais ce vieux monsieur qui a le verbe si haut. C'est un de nos voisins de campagne... un riche propriétaire, un homme instruit malgré son air rustique. Entrons dans les salles d'attente avant qu'il ne nous ait aperçus.

— Mais pourquoi le fuir si c'est un ami de ta famille? demanda naïvement Marthe.

— Parce qu'il viendrait à nous & qu'il me parlerait d'un ton...! Il m'a connue toute petite fille, & c'est un homme absolument sans gêne. Personne ne se familiarise plus aisément... & je suis obligée de tolérer ses défauts, d'abord à cause de ses cheveux blancs, ensuite parce qu'il a un excellent cœur & qu'il nous a rendu des services, de ces petits services qu'on se rend si volontiers entre voisins de campagne. »

Sans attendre la réponse de sa cousine, Isabelle se glissa dans la salle d'attente, prit un fauteuil, ouvrit un éventail de voyage & se blottit dans un coin. Madame Delmar & Marthe la suivirent, tandis que le baron se promenait de long en large, en regardant chacun du haut de la tête.

Cependant le vieillard, qui avait enfin conquis son billet, se dirigea vers le compartiment réservé, dans les salles d'attentes, aux personnes qui voyagent en troisième classe.

En passant, il aperçut Isabelle & s'approcha tout joyeux.

« Mademoiselle Élisabeth, lui dit-il, je suis positivement charmé de vous voir. Ce serait une question oiseuse que de vous demander si vous vous portez bien, vous avez sur les joues deux bouquets de cerises qui sont de vrais certificats de santé. Mais chez vous, comment va-ton? Le papa, mademoiselle Ernestine, les petites sœurs? Il y a plus de quinze jours que je n'ai eu l'honneur de les voir; lorsque la chasse sera ouverte, je vous ferai des visites plus fréquentes. Ah! c'est que j'aime arriver au milieu de votre famille avec ma carnassière bien remplie! Les petites sont alors si contentes, mademoiselle Ernestine aussi. Quant à votre père, c'est un digne homme, tout simple et

tout uni malgré son rang. Jamais il ne passe auprès de mon pauvre logis sans venir prendre un air de feu; quelquefois même nous trinquons ensemble. » Monsieur Bénard, me disait-il dernièrement, votre vin et vos jambons fumés sont au-dessus de tout éloge. »

Le baron & la baronne Delmar écoutaient ce petit discours d'un air surpris et choqué, tandis que la pauvre Isabelle rougissait, pâlisait, perdait contenance, & souhaitait de pouvoir se cacher dans un trou de souris. Elle n'osait rompre en visière avec l'importun qui lui parlait de la sorte. Il avait rendu à sa famille des services plus importants qu'elle n'avait bien voulu le dire à Marthe. C'était le meilleur des hommes, & son obligeance était extrême.

« Puis-je vous demander, mademoiselle Élisabeth, si vous vous disposez à faire un long voyage? ajouta-t-il du ton le plus gracieux.

— Long! Mais non, monsieur, pas précisément, balbutia la jeune fille, nous allons chez madame Lérins.

— A Villers-du-Lac? C'est une excursion charmante. Vous prendrez le chemin de fer jusqu'à Pontarlier sans doute?

— Jusqu'à Neuchâtel, monsieur... je veux dire jusqu'au Locle.

— Ah! c'est ce qui s'appelle faire l'école buissonnière. Il est vrai que tout chemin conduit à Rome. Mais quelle singulière rencontre! figurez-vous, mademoiselle Élisabeth, que, moi aussi, je vais passer à Neuchâtel avec mon jeune ami, monsieur Fritz. Monsieur Fritz, approchez-vous donc, ces dames le permettent. Oui, je traverserai Neuchâtel pour me rendre — c'est ceci qui est bizarre — dans une des fermes de madame votre tante — tante, grande-tante ou cousine, j'ignore quel est exactement le degré de parenté qui vous unit à madame Lérins. Enfin, je vais chez un de ses fermiers pour acheter un troupeau de bêtes amailles. Ce qui me fâche, c'est que je ne pourrai avoir l'honneur de m'asseoir dans votre wagon, le billet que voici me le défend. Je voyage en troisième, non par nécessité, mais parce que c'est la place de tout bon paysan. Par complaisance, pour ne point me laisser seul, monsieur Fritz a voulu prendre aussi un billet jaune. S'il avait prévu... Mais on ne s'avise jamais de tout.

— Ma chère enfant, dit madame Delmar à l'oreille d'Isabelle, est-il possible qu'un semblable original se permette de vous parler aussi familièrement?

— C'est un voisin de campagne, murmura la jeune fille, un homme qui est habitué à avoir partout ses coudees franches.

— Cela se voit de reste. Je vous engage à lui couper court, car, s'il continuait sur ce ton, on ferait cercle autour de nous.

— Monsieur Bénard, dit Isabelle avec embarras, je regrette aussi que nous ne puissions voyager de compagnie, mais puisque... votre place est... là-

bas, je ne veux point vous retenir. Monsieur, votre ami vous attend... Adieu, monsieur, je vous souhaite un bon voyage.

— Oh ! nous ne nous séparerons pas encore, répliqua le bonhomme en regardant sa montre. Le train partira dans un quart d'heure ; jusque-là nous pouvons causer de la pluie & du beau temps. Vous permettez, mesdames ? fit-il en prenant un fauteuil. — Mademoiselle Elisabeth, cette charmante personne, aux yeux couleur gris de lin, ne serait-elle pas une de vos cousines ?

— Oui, monsieur, c'est mademoiselle Marthe Vibert, dit Isabelle d'un ton sec.

— Mademoiselle Vibert, c'est cela, j'allais le dire. Mademoiselle ressemble à madame sa mère, que j'ai beaucoup connue quand elle était enfant. — Et, ajouta le vieillard en baissant la voix, quelle est donc cette superbe dame qui a une prestance si noble ? »

La dame — c'était la baronne Delmar — entendait fort bien, elle se leva, prit le bras de son mari, & se mit à lui parler très-bas. Isabelle était au supplice.

« Marthe, oh ! que je souffre ! dit-elle en se penchant comme pour rajuster le voile de sa cousine. Monsieur Delmar doit être furieux ; & sa femme, quelle opinion va-t-elle avoir de nous ? Il faut absolument éconduire ce monsieur sans gêne ; je m'en charge, & ce sera facile, si tu veux bien me rendre le service d'échanger quelques mots avec lui pour détourner son attention. »

Elle se leva, s'éloigna d'un pas léger, & revint au bout d'une minute, toute rose & toute souriante. Derrière elle s'avancait un employé de la gare, qui dit d'un ton bref :

« Vos billets, mesdames ?

— Voici le mien, répondit Isabelle avec empressement. Marthe, fais voir ton billet.

— Le vôtre, monsieur ? demanda l'employé au vieux villageois, qui répliqua sans s'émouvoir :

— Le mien n'est pas entièrement conforme à celui de ces dames ; mais j'irai prendre ma place tout à l'heure.

— A l'instant, monsieur, c'est à l'instant qu'il faut la prendre.

— Mesdames, dit le vieillard avec bonhomie, je crois qu'il ne servirait à rien de discuter ; permettez-moi donc de vous offrir mes hommages & mes regrets. — Mademoiselle Elisabeth, j'aurai l'honneur de venir vous saluer à la première halte. — Mademoiselle Vibert, je suis votre serviteur tout dévoué. — Monsieur & madame... » ajouta-t-il en s'inclinant devant le baron & la baronne.

Le premier répondit par quelques mots inarticulés, la seconde par un léger mouvement de tête, & le bonhomme s'éloigna tout joyeux.

« Ma chère Isabelle, dit madame Delmar d'un ton sec, si vos parents admettent dans leur société d'aussi grotesques personnages, ils feront fuir les gens de bonne compagnie. »

Là-dessus, elle prit son waterproof, & se diri-

gea d'un air digne vers les portes de sortie, qui s'ouvraient enfin, à la grande satisfaction des voyageurs, que l'on voyait se précipiter sur la voie, comme si le feu eût été dans les salles d'attente.

Le baron se mit en quête d'un compartiment vide, où il s'installa avec les trois dames, & ce fut d'une manière assez triste qu'ils commencèrent leur voyage d'agrément. Madame Delmar semblait ennuyée & fatiguée ; elle se plaignait de la chaleur, de la fumée de la locomotive que le vent d'est rabattait en épais tourbillons, des sinuosités de la route qui la remettaient sans cesse en face du soleil, bien qu'elle eût le soin de se placer tantôt dans un coin, tantôt dans un autre. Son mari l'écoutait patiemment et ne répondait mot ; il se tenait fort droit, les lèvres serrées & les yeux fixés sur un journal qui ne paraissait pas l'intéresser beaucoup. Isabelle était sombre & préoccupée, toute sa joie avait disparu ; elle éprouvait un sentiment de honte, de dépit & de confusion qu'elle cherchait à se dissimuler à elle-même, tant il était ridicule & puéril ; mais, malgré qu'elle en eût, sa vanité blessée la faisait souffrir. Marthe seule était gaie et souriante ; elle gardait un silence modeste ; mais intérieurement elle ressentait un plaisir très-vif & tout nouveau. C'était pour elle une chose rare & charmante que d'être en plein air, de respirer les vagues & délicieux parfums des bois, & de reposer sa vue sur un paysage gracieux & riant.

Au bout d'une heure, le train s'arrêta, & une voix monotone cria : Mouchard, trente minutes d'arrêt.

« Qu'est-ce donc que ce Mouchard où l'on stationne si longtemps ? demanda Marthe.

— C'est un affreux petit village, dont on a fait une grande gare, répondit Isabelle.

— La gare de Mouchard est placée à la jonction de deux lignes, voilà pourquoi le train s'y arrête, expliqua monsieur Delmar. Nous allons descendre & avec plaisir, n'est-ce pas, mesdames ?

— Pour moi, je ne descendrai point, dit Isabelle, qui ne voulait pas que M. Bénard vînt la relancer au milieu de cette foule. Je serai beaucoup mieux ici que sur la route, où il y a du vent & de la poussière.

— A votre aise, ma chère, » répliqua la baronne en descendant la première.

Marthe la suivit. Isabelle les regarda s'éloigner, baissa les glaces comme pour s'en faire un rempart, & sans trop s'approcher des portières, elle guetta l'arrivée de l'ennemi.

Elle vit Marthe courir gaiement dans la poussière, & s'arrêter auprès d'une marchande de fruits ; puis elle aperçut monsieur Bernard & son jeune & fidèle ami ; ils se dirigeaient aussi vers la fruitière ; ils saluèrent Marthe & la baronne, & le vieux paysan leur adressa la parole. La jolie horlogère ayant répondu gracieusement, ils entrèrent en conversation. Le bon vieillard disait, sans

doute, des choses plaisantes, car mademoiselle Vibert riait en montrant les plus jolies dents du monde; si monsieur Fritz ne se permettait point de prendre part à l'entretien, il souriait aussi & semblait prêter une oreille attentive.

« On dit que Marthe a de l'esprit, c'est possible, mais elle manque de tact! s'écria Isabelle, qui pouvait parler haut sans risquer d'être entendue. Elle court à la rencontre de ce vieillard, sans remarquer les sourires moqueurs de la baronne. Mais que peut-il lui dire? Bien! voilà madame Delmar qui hausse les épaules à la dérobée. Je gage qu'elle regrette de s'être chargée de nous. Ah! comme elle me fera payer cher l'ennui qu'elle éprouve aujourd'hui! Très-certainement, dans notre société, il sera de mode, cet hiver, de me taquiner au sujet de M. Bénard. »

Quelques minutes encore se passèrent, puis M. Delmar & les deux dames vinrent reprendre leurs places.

« Ah! cousine, dit Marthe, tu as eu tort de rester à boudier dans ton petit coin; nous venons de causer avec l'ami de ton père, et nous avons ri de si bon cœur! Il a, je t'assure, beaucoup d'esprit, non pas du plus fin & du plus délicat; ses plaisanteries manquent de sel attique peut-être, mais sa vivacité & sa gaieté gauloise sont fort amusantes. »

Elle s'interrompit brusquement; celui dont elle parlait était debout sur le marche-pied, & il appuyait contre la vitre sa figure souriante.

« Quoi! mademoiselle Elisabeth, vous êtes restée ici à croquer le marmot, tandis que nous nous divertissions là-bas? dit-il en ouvrant la portière.

— Monsieur, lui cria le baron, je crois que vous montez auprès de nous?

— Oui, monsieur, je monte... & je m'assieds, dit le bonhomme en se plaçant en face d'Isabelle.

— Vraiment, vraiment, monsieur, vous n'y songez pas, cela ne se fait point, reprit monsieur Delmar, rouge de colère. Rappelez-vous ce qui vous est arrivé à la gare de Besançon.

— Oh! je ne l'ai pas oublié; mais comme dit La Bruyère, — un profond moraliste, — « chassez un chien du fauteuil du roi, il grimpera dans la chaire du prédicateur. »

— N'est-ce pas La Bruyère qui a dit aussi que le rôle d'un sot est d'être importun? » murmura la baronne entre ses dents.

Le malin vieillard l'entendit peut-être, mais il fit la sourde oreille, & donna la main à son jeune compagnon, qui hésitait à monter.

« Venez, monsieur Fritz, lui dit-il, asseyez-vous ici, auprès de madame. — Madame, restez donc, je vous prie, nous serions désolés de vous causer le moindre dérangement. Nous allons former, j'espère, une charmante petite réunion, & faire tous ensemble un joyeux voyage. »

Il fut interrompu par une voix monotone qui répétait le sempiternel refrain :

« Vos billets, mesdames, vos billets, messieurs? »

« C'était là qu'Isabelle attendait monsieur Bénard & son jeune ami; elle souriait déjà d'un air de triomphe, quand les deux hommes, sans se troubler, exhibèrent leurs menus morceaux de carton. L'employé regarda, ferma la portière, et le train se mit en marche.

« Nous avons échangé nos billets jaunes contre ceux-ci, dit monsieur Bénard de sa voix calme; nous étions tristes là-bas, & le temps nous durait; monsieur Fritz surtout faisait une mine si piteuse, que j'ai eupitié de lui; je lui ai proposé de venir ici, il m'a pris au mot, & nous voilà réunis pour longtemps, j'espère. — Monsieur le baron, il est tout simple que je me plaise dans la société de ces jeunes demoiselles, je suis presque leur parent; il y avait entre mon père & leur aïeul...

— Oh! peu importe ce qu'il y avait, monsieur Bénard, interrompit Isabelle avec impatience; ces détails ne sauraient intéresser monsieur & madame.

— Cousine, vois donc le joli paysage! » s'écria Marthe, qui ne put retenir cette exclamation.

Le baron, la baronne & Isabelle, se précipitant aussitôt contre la portière, l'accaparèrent sans façon, tandis que les autres voyageurs regardaient péniblement par-dessus les épaules des premiers. A leurs pieds, s'étendait une vallée ravissante sur laquelle le soleil & de chaudes vapeurs semblaient répandre une pluie d'or. Des coteaux chargés de vignes déroulaient leurs replis sinueux sous les rayons éclatants de ce soleil de juillet; une petite ville toute blanche, & une rivière mignonne, argentée, complétaient d'une façon charmante l'ensemble de ce tableau pittoresque. Mais le train s'éloigna, &, comme une fugitive vision, les coteaux, la vallée, la rivière & la ville disparurent soudain.

« Ah! que c'était joli, dit Marthe avec admiration.

— Oui, répliqua monsieur Bénard, il n'y a peut-être pas, dans ce département, un plus magnifique point de vue. La rivière se nomme la Cuisance, & la petite ville Arbois. Jadis les armes de celle-ci étaient un pélican d'argent, becquetant sa poitrine sur ses petits aussi d'argent, posés sur un nid d'or; le tout en champ d'azur, avec cette devise : Ainsi Dieu aide Arbois.

— Nous voilà bien avancées à présent que nous savons cela, dit Isabelle à demi-voix, en se penchant vers madame Delmar.

— Mais c'est fort intéressant, repartit le baron qui sortit un carnet de sa poche & se mit à écrire.

— Vous dites, monsieur, que cette rivière se nomme Arbois & la ville Cuisance?

— Je dis le contraire, monsieur, c'est la ville qui s'appelle Arbois, elle est renommée par ses vins. Vous devez connaître cela, le vin d'Arbois?

— Ah! c'est juste, fit M. Delmar.

La glace se trouvant ainsi rompue, le fier baron se décida à entrer en conversation avec le bon villageois; M. Fritz finit par se mêler à l'entretien, &

Marthe les écouta avec plaisir; quant à Isabelle & à madame Delmar, elles se détournèrent avec dédain & se mirent à causer ensemble, absolument comme si elles eussent été seules. M. Bénard disait pourtant des choses intéressantes, & son ami était prompt à la repartie. Ce jeune homme avait l'esprit vif & l'imagination brillante; s'il s'était tu jusque là, c'était évidemment par modestie. Plusieurs fois il essaya d'adresser la parole aux deux cousines; mais Isabelle, par orgueil, & Marthe par timidité, lui répondirent très-brièvement. Il en ressentit quelque déplaisir, du moins en ce qui concernait la jolie & brillante Isabelle; c'était à elle qu'il s'adressait de préférence, & c'était elle encore qu'il regardait à la dérobée.

Pendant ce temps, le train montait, montait toujours, car le chemin, tracé au milieu de hautes montagnes, était loin d'avoir cette surface plane que l'on donne ordinairement aux voies ferrées. Dès qu'on pénétra dans les forêts de sapin, la chaleur extrême fit place à une délicieuse fraîcheur. L'air était vif, presque froid. Quelques rayons de soleil s'élevaient sous les voûtes sombres; une odeur pénétrante & très-agréable s'échappait des bois, dont les troncs droits & sveltes des sapins permettaient d'apercevoir les mystérieuses profondeurs.

On ne voyait aucun être humain dans ces solitudes, mais, de temps à autre, le train rapide passait auprès d'une ferme, d'un chalet, derrière lesquels se trouvaient de longues et charmantes échappées de vue.

— Marthe, dit Isabelle, qui n'était point fâchée de donner quelque relief à sa cousine, voici de quoi exercer ton pinceau. Mais pourras-tu peindre de mémoire ces jolis paysages?

— Mademoiselle est peintre de profession? demanda monsieur Bénard.

— Oh! non, répondit-elle en souriant, c'est par goût que je peins.

— Par goût, très-bien, très-bien. Veuillez m'excuser, mademoiselle, si je vous ai adressé cette question, indiscrète peut-être, c'est parce que, m'a-t-on dit, vous soutenez votre famille avec votre travail.

— En effet, monsieur, je m'efforce d'être utile aux miens, répliqua la jeune fille, qui ne put s'empêcher de sourire en remarquant les regards foudroyants que lui lançait Isabelle.

— Je vous en félicite, mademoiselle Vibert, continua M. Bénard, mais, je ne vois pas de quelle façon une jeune personne aussi distinguée que vous...

— Je suis horlogère, monsieur, interrompit Marthe d'une voix claire & ferme.

La baronne fit un geste de stupéfaction; une vive rougeur couvrit les joues d'Isabelle, & monsieur Fritz, qui avait les yeux fixés sur cette belle orgueilleuse, les détourna soudain pour venir les arrêter sur l'aimable Marthe.

— Est-il possible qu'on puisse se trouver réduit

à une semblable nécessité? murmura le baron d'un air de pitié.

— Monsieur, lui dit Isabelle, qui avait l'oreille fine, ne plaignons pas trop ma pauvre cousine; elle est en passe de devenir millionnaire.

— Oh! fit monsieur Delmar en changeant de ton.

— Oh! oh! répéta monsieur Bénard, recevez mes compliments, mademoiselle Vibert.

— Celle-ci secoua la tête.

— Je vous prie, messieurs, dit-elle, ne prenez pas au sérieux une semblable plaisanterie.

— Mais, fit observer la baronne, j'ai oui dire en effet que madame Lérins se propose, mesdemoiselles, de vous laisser sa grande fortune.

— On vous a mal renseignée madame la baronne, répliqua M. Bénard. J'ai l'honneur de connaître, non-seulement madame Lérins, mais encore son héritier monsieur Bryans.

— Le jeune Suisse? Est-ce qu'il chercherait à vous couper l'herbe sous le pied? demanda la baronne à Isabelle.

Celle-ci haussa les épaules.

— Ah! nous ne le craignons guère, je vous assure, dit-elle avec dédain.

— On m'a parlé de lui, mais je ne me souviens plus en quels termes, reprit madame Delmar. C'est, je crois, une plaisante espèce d'homme?

— Tout à fait, répondit la jeune fille. Il a un caractère des plus bizarres & une tête à l'évent; papa, qui l'a vu chez madame Lérins, l'appelle en riant Don Quichotte. Il paraît que ce jeune Helvétien ressemble au bon chevalier de la Manche; il a sa taille longue & maigre, ses yeux un peu égarés, ses idées extravagantes.

— Madame la baronne, interrompit Marthe, ne croyez pas que ma cousine parle sérieusement; elle sait très-bien que monsieur Bryans est un jeune homme d'un mérite rare, mais elle aime à plaisanter.

— Moi? je ne plaisante pas du tout, dit Isabelle d'un ton sérieux.

— Mais, cousine, tu as entendu ma mère t'affirmer que monsieur Bryans....

— Ta mère, ma chère amie, est la bonté et l'indulgence mêmes: lorsque ses amis sont borgnes, elle les regarde de côté; pour moi, j'avoue que je ne puis en faire autant; d'ailleurs, le neveu de madame Lérins n'est pas notre ami; il nous fait obstacle, voilà tout.

— Qu'est-ce donc que vous examinez avec tant d'attention, monsieur Fritz? demanda d'un ton railleur le vieux villageois à son ami, qui depuis un instant avait la tête à la portière.

— Monsieur, je regarde ce village là-bas & ces marécages, ces tourbières....

— Ce village s'appelle La Rivière, mon cher monsieur; on lui a donné ce nom parce qu'il est bâti auprès d'une jolie petite rivière, le Druegon. Autrefois il y avait ici un château fort, dans lequel Charles le Téméraire se retira après la bataille de Morat.

— Morat, Charles le Téméraire, village de Drugeon, répéta le baron en écrivant à mesure.

— Monsieur Delmar entend toujours l'inverse de ce qu'on lui dit, chuchota monsieur Bénard à l'oreille de Fritz.

— Ah! enfin, voici Pontarlier! » s'écria Isabelle un instant après.

Ce fut avec une joie très-vive qu'elle descendit de wagon; il lui semblait qu'elle respirerait plus librement quand elle ne serait plus assise en face de ce vieux villageois.

La gare était encombrée; un train venait d'arriver de Neuchâtel, une foule de gens couraient affairés dans tous les sens.

Des fiacres, des omnibus, d'élégantes voitures allaient & venaient sur la route brillante de soleil, & des bambins importuns harcelaient les voyageurs, qui ne répondaient même pas à leurs offres de services.

L'un de ces petits portefaix tenait par la main son jeune frère, un bébé de deux ou trois ans, qui seul était calme au milieu de cette grande agitation.

Peut-être venait-il ici pour la première fois; il ouvrait ses yeux noirs d'un air étonné, jetait des cris d'admiration & riait aux anges.

Voulant voir de plus près le tout petit chien qu'une dame anglaise menait en laisse, il quitta la main de son frère, courut maladroitement, et alla se heurter contre l'essieu d'une voiture.

Il tomba, & sa figure se couvrit de sang. Plusieurs personnes, parmi lesquelles se trouvaient la baronne Delmar, Isabelle & Marthe, poussèrent un cri de terreur; d'autres allèrent relever le petit blessé; monsieur Fritz, qui arriva le premier, le prit dans ses bras, essuya avec son mouchoir le sang qui lui couvrait le visage, & s'assura qu'il n'avait qu'une plaie fort légère.

— Mademoiselle, dit le jeune homme à Isabelle, vous voulez bien, n'est-ce pas, vous charger de ce pauvre enfant, tandis que j'irai chercher à la gare ce qu'il me faut pour panser sa blessure? Elle n'est pas grave heureusement, & je crois que cet imprudent marmot n'aura pas besoin d'un plus savant docteur.

Isabelle avait un cœur excellent, l'accident arrivé au pauvre petit la rendait toute tremblante & elle souffrait en voyant ce gentil visage couvert de sang; mais la proposition de monsieur Fritz la fit rougir & reculer d'un pas.

Pour rien au monde, elle n'eût voulu prendre dans ses bras cet enfant inconnu, dont les mains étaient fort malpropres, & les vêtements des haillons d'une propreté douteuse.

Elle sortit de son porte-monnaie quelque argent qu'elle glissa dans la poche du bébé.

« Avec ça, mon garçon, va te faire panser ailleurs, » dit la voix goguenarde de monsieur Bénard.

Isabelle tressaillit & s'éloigna confuse, tandis qu'une expression de triste étonnement se peignait sur la figure de monsieur Fritz.

« Monsieur, lui dit Marthe avec timidité, voulez-vous me confier ce petit malheureux? »

Elle s'assit, & étendit sur ses genoux l'enfant, qui poussait des cris à fendre l'âme, quoiqu'il eût plus de peur que de mal.

Monsieur Fritz le pensa avec dextérité, & noua le mouchoir de Marthe par-dessus les compresses. La jeune fille remit une petite pièce blanche au frère aîné du baby, monsieur Fritz fit une aumône plus considérable, & les voyageurs furent priés de reprendre leurs places.

« Laissons monsieur Bénard & son ami s'installer dans leur wagon, puis nous irons nous asseoir dans un autre compartiment, dit Isabelle au baron & à la baronne.

— Non pas, non pas, s'écria monsieur Delmar, ce vieux bonhomme me plaît & je n'entends point me séparer de lui. Il gagne à être connu, ce n'est pas un rustre, & je l'avais mal jugé, d'abord; il a de l'esprit, de l'entregent, & il entend fort bien raillerie.

— Oh! oui, ajouta Marthe, & songe aussi, cousine, qu'il a connu notre grand-père. »

Isabelle ne répondit point, & comme elle ne pouvait faire bande à part, elle alla rejoindre ses amis. Elle s'assit d'un air maussade, & jeta son voile sur sa figure, sous prétexte que l'air vif des montagnes l'incommodait.

« Monsieur, monsieur, dit le baron au vieux villageois, vous voyez cette forteresse, ici, à gauche?

— Oui, monsieur, c'est le fort de Joux, où furent enfermés Mirabeau, & Toussaint Louverture.

— Ah! fi! un nègre, dit monsieur Delmar en remettant son carnet dans sa poche, ce n'est pas la peine de noter cela.

— Le fort de Joux nous rappelle aussi le souvenir d'un de nos anciens poètes bourguignons, Olivier de la Marche, le capitaine des gardes de Charles le Téméraire, fit observer monsieur Fritz, qui jeta sur Isabelle un regard rapide & reprit avec hésitation : Voulez-vous, mesdames, me permettre de vous réciter quelques vers du vieux et naïf rimeur?

« Entre vertus, cueillez pour fleur divine

» La charité, & plantez sa racine

» En votre cœur comme chose d'élite,

» C'est la vertu qui sert & qui profite.

» La rime n'est pas riche & le style en est vieux; les vers féminins se suivent sans aucun souci des règles de la poésie; mais, au milieu de tout cela, se trouve un conseil excellent.

— Ma chère Isabelle, dit la baronne en anglais, je crois que ce monsieur fait allusion à l'accident arrivé au petit mendiant de Pontarlier, & c'est à vous, s'il vous plaît que ce discours s'adresse. »

— J'espère que non, » s'écria la jeune fille très-offensée.

Le chemin devint bientôt si pittoresque, que les voyageurs cessèrent toute conversation pour admirer le paysage.

Le train courait sur la pente des montagnes qui entourent le Val-de-Travers. Au fond du vallon, bouillonnait la Raïse, un torrent qui fait la richesse de ce pays paisible, car sur ses bords se groupent des moulins, des scieries, des usines, des fabriques, & tout un petit peuple de travailleurs.

Le train descendait comme s'il eût été emporté par un hippogriffe; mais les gares, très rapprochées, nécessitaient de nombreuses pauses, pendant lesquelles les voyageurs pouvaient regarder à loisir les jolis villages qu'ils traversaient.

Presque chaque maisonnette avait son jardin, ses fleurs & son bouquet d'arbres fruitiers; les toits, couverts de tuiles rondes, scintillaient au soleil, & les carrés de bois bizarrement taillés, qui revêtaient les façades, imitaient la pierre sculptée, & donnaient un air d'opulence à de bien modestes chalets.

Enfin les pentes des montagnes devinrent moins abruptes, la vallée s'élargit, & dans le fond apparut le lac de Neuchâtel, avec ses teintes livides à l'ombre, & ses glaciés d'un bleu tendre & argenté partout où se réfléchissait la lumière.

L'atmosphère, très-pure, sans brume & sans nuages, permettait d'admirer la ligne blanche des Alpes, dont les crêtes & les pics neigeux se dessinaient à l'horizon sur l'azur foncé du ciel.

Neuchâtel, cette ville charmante, bâtie en partie sur le lac & en partie sur la montagne, étalait au soleil ses maisons blanches, ses chalets suisses & ses coteaux chargés de verdure.

« Véritablement, cette vallée est fort agréable, dit Isabelle.

Et tout bas, pour elle seule, elle ajouta : « Je me résignerais volontiers à passer, chaque année, deux ou trois mois dans cette gentille petite ville de Neuchâtel.

— Oui, reprit monsieur Bénard, c'est en effet un heureux pays, & c'est l'horlogerie, mademoiselle Vibert, qui procure à ces bons Suisses l'aisance, le bien-être & souvent la fortune.

Marthe sourit.

— Je suis ravie, dit-elle, d'apprendre qu'un horloger peut s'enrichir.

— Oh! quel supplice! pensa Isabelle; je crois qu'il me serait impossible de le supporter longtemps encore; mais, heureusement, dès que nous arriverons à Neuchâtel, nous nous séparerons de ce vieux paysan. »

III

L'habitation de madame Lérins est placée au bord du Doubs, presque en face du village des Brenets, dans un vallon sauvage entouré de hautes montagnes. En ce lieu, l'étroite rivière s'élargit considérablement, & après avoir formé les magnifiques bassins qu'on nomme le lac de Chailleson, elle se précipite d'une hauteur de quatre-vingts pieds dans un gouffre qui, dit-on, ne rend point les débris de ses victimes.

Mais de la maison de madame Lérins on n'aperçoit ni la cataracte, ni même les bassins, on n'a sous les yeux qu'une vaste étendue d'eau dormante, & des montagnes aux cimes couronnées de sapins; si le tableau n'est pas gai, la demeure est confortable & élégante, entourée de jardins & de prairies-bois.

Une yole est constamment amarrée dans une petite baie tout près du logis. Ce fut ce léger canot qui vint chercher les deux cousines, dès qu'elles apparurent sur la rive suisse, accompagnées de la vieille femme de chambre que madame Lérins avait envoyée, la veille, à leur rencontre jusqu'à Neuchâtel.

Isabelle tressaillit de joie lorsqu'elle aperçut le batelet dans lequel on distinguait deux dames âgées assises à la poupe.

« C'est madame & sa belle-sœur madame Bryans, dit la femme de chambre. Elles ne se quittent presque jamais; elles sont, non-seulement parentes, mais encore amies intimes.

— Voilà qui dérange singulièrement tes projets, ma pauvre Isabelle, dit Marthe à l'oreille de sa cousine.

— Point du tout, répondit celle-ci, c'est, au contraire, un stimulant qui me donnera plus de courage & d'ardeur. »

La barque touchait au rivage, & les jeunes filles coururent se jeter dans les bras de leur vieille parente.

C'était une bonne petite personne, vive, agissante, ayant de grands yeux noirs très-beaux encore, & d'épaisses boucles de cheveux blancs. Elle était vêtue avec une certaine élégance; mais il y avait plus de bonne grâce que de dignité dans sa petite taille mince; selon la mode suisse, elle était coiffée d'un grand chapeau de paille, rond, à larges bords.

Sa belle-sœur, plus grande, plus imposante, avait de l'embonpoint, un air fort sérieux, & un regard perçant qu'elle tenait fixé sur les deux cousines.

« Ma chère Emma, lui dit madame Lérins, embrassez donc ces enfants. »

Celles-ci, un peu intimidées, présentèrent leurs joues à la grande & grosse dame, qui ne se dérida point & l'on s'assit dans la yole.

On y plaça aussi les malles de ces demoiselles,

& la légère voiture, qu'elles avaient prise au Locle pour traverser les montagnes, retourna aussitôt dans la petite cité horlogère, si pittoresquement située au milieu des monts Jura.

Isabelle se mit auprès de sa vieille parente, ouvrit son ombrelle, & la disposa de façon à garantir des rayons du soleil madame Lérins, qui tenait à la main un ouvrage au tricot.

« Ma chère petite, dit la bonne dame, vous feriez beaucoup mieux de préserver vos joues roses & votre front si blanc : vous ne craignez donc pas le hâle ? »

— Non, ma tante, pour moi je ne crains rien, mais pour vous je crains vivement la migraine.

— Vous êtes une excellente enfant ! » s'écria la vénérable dame en regardant sa belle-sœur, qui inclina la tête d'un air d'approbation.

Marthe, qui songeait aux projets d'Isabelle, ne put réprimer un demi-sourire, madame Bryans s'en aperçut & fronça le sourcil.

« Vous devez être brisée de fatigue, mes chères mignonnes, reprit madame Lérins.

— Oh ! point du tout, madame, répondit vivement Isabelle, nous sommes si heureuses d'être enfin auprès de vous, que nous ne songeons plus à la fatigue, je vous assure.

— Cependant les yeux de ma chère Marthe sont un peu rouges & ses joues fort pâles, fit observer la bonne dame.

— C'est vrai dit l'aimable enfant, j'ai un léger mal de tête, sans doute parce que j'ai fort peu dormi la nuit dernière. La chambre que vous avez eu la bonté de me faire donner dans votre maison de Neuchâtel, ma chère tante, a vue sur le lac, & au clair de lune, ce lac était si beau que j'ai passé une partie de la nuit à le regarder. »

Madame Bryans fronça de nouveau ses sourcils noirs, & sa belle-sœur hocha la tête. Ces dames, qui ne traversaient point le Doubs sans avoir à la main un ouvrage au tricot, n'aimaient point les jeunes filles poètes, qui passent leurs soirées à regarder la lune pâle & l'onde changeante.

« Et vous, ma mignonne, avez-vous rêvé cette nuit au clair de lune ? demanda madame Lérins à Isabelle.

— Oh ! non pas au clair de lune, ma tante, mais dans mon lit en dormant comme une marmotte, j'ai rêvé que j'étais au Lac, que je distribuais les grains à vos pigeons, qu'ils me connaissaient tous, & venaient se poser familièrement sur mon épaule.

— Voilà un songe qui se réalisera, j'espère, ma chère enfant ; oui, j'espère que vous resterez ici assez longtemps pour faire connaissance avec mon petit peuple de la basse-cour.

— Ah ! si cela dépendait de moi, fit Isabelle avec un soupir ; mais, malheureusement, ma tante Ernestine ne m'a donné qu'un congé fort court.

— Nous la prions de le prolonger, soyez sans inquiétude à cet égard.

— Vous pensez donc, mademoiselle, que vous ne vous ennuierez point dans notre solitude ? » lui demanda madame Bryans.

Isabelle se récria.

« Oh ! madame, comment pourrais-je m'ennuyer auprès de ma bonne tante ? D'ailleurs, ajouta-t-elle en riant, je n'ai jamais connu ce démon familier qu'on appelle l'ennui.

— Je vous en félicite ; cela prouve en votre faveur, » répliqua la dame au regard perçant.

La barque s'arrêta au fond de la baie ; Isabelle sauta à terre et prit les mains de sa tante. Celle-ci descendit assez légèrement, puis elle dit aux jeunes filles d'une voix affectueuse :

« Soyez les bienvenues au Lac, mes très-chères enfants. »

Isabelle se jeta dans ses bras, & la bonne dame attendrie la pressa sur son cœur. Marthe eût bien voulu l'embrasser aussi encore une fois ; mais madame Lérins ne l'engagea point à s'approcher, elle tenait Isabelle par la main & ne voyait plus qu'elle.

« Mes chères petites, dit-elle quand on fut entré dans la maison, l'heure du dîner ne tardera pas à sonner, il faut donc que je vous conduise de suite à votre appartement. Si vous désirez changer de toilette, hâtez-vous, car dans dix minutes nous nous mettrons à table. »

Les chambres destinées aux deux cousines étaient meublées avec une élégance qui approchait du luxe. L'une avait vue sur les montagnes & l'autre sur le Doubs.

« Nous donnerons celle-ci à Marthe, dit madame de Lérins en souriant. Elle pourra rêver le soir tout à son aise ; il est vrai que ce lac ne vaut pas celui de Neuchâtel ; mais, comme dit le proverbe : Quand on n'a pas ce que l'on aime, il faut aimer ce que l'on a.

— Ma tante a voulu me railler, se dit Marthe lorsqu'elle fut seule. C'est égal, elle paraît bien bonne & bien affectueuse, ma chère tante, & madame Bryans me plaît aussi beaucoup, malgré son air imposant. Je serais heureuse d'obtenir leur amitié ; mais ce sera difficile, je crois, car je ne suis pas aussi démonstrative que ma cousine. »

La cousine ne perdait point son temps à réciter des monologues. Elle s'était coiffée en un tour de main, & elle passait une petite robe de percale bleue, simple comme un costume de pensionnaire, mais qui avait été faite par une couturière habile. Le corsage ouvert nécessitait un ornement au cou, l'adroite jeune fille choisit un ruban de velours noir dont elle enleva le médaillon.

« J'espère bien, se dit-elle, que ces deux dames si puritaines ne trouveront rien à reprendre à ma toilette. »

Là-dessus, elle descendit au salon avec une figure radieuse et épanouie. Il ne lui avait pas fallu plus d'un quart d'heure pour s'habiller ; madame Bryans en fit la remarque, la regarda beaucoup & daigna sourire. Quant à la maîtresse du

logis, elle embrassa deux ou trois fois la charmante jeune fille, & l'appela avec affection sa petite pervenche humble & modeste.

Marthe se fit un peu attendre. Elle avait promis à sa mère de lui écrire le jour même de son arrivée au Lac, & elle voulait profiter de ce moment de loisir pour remplir sa promesse. Elle allait cacher sa lettre, lorsque la cloche sonna le dîner, & comme elle n'avait plus le temps de s'occuper de sa toilette, elle se contenta de lisser les ondes rebelles de ses cheveux ébouriffés, & elle conserva sa robe de voyage froissée & couverte de poussière.

« Vous avez oublié l'heure, ma petite Marthe, » lui dit sa tante quand elle entra à la salle à manger.

La timide enfant balbutia quelques mots d'excuse, & madame Bryans la regarda, secoua la tête, & se dit à part elle :

« Nonchalance & désordre. »

Marthe mangea peu & parla moins encore, elle tombait de fatigue, & elle avait une violente migraine. Isabelle, au contraire, paraissait ne ressentir aucune lassitude; elle souriait & causait avec esprit, entrain, naïveté, & aussi avec réserve et modestie; elle prodiguait à sa tante mille petits soins; elle charmait les yeux & les oreilles des deux vieilles dames, qui se regardaient en souriant d'un air assez mystérieux.

Après le dîner, on alla s'asseoir au jardin, & Isabelle sortit gravement de sa poche une pelote de fil & un crochet que, par un hasard fort heureux, elle avait découverts au fond de sa malle. La maîtresse de la maison & sa belle-sœur, ayant repris leurs tricots, Marthe seule, qui ne pouvait étaler sur le gazon son attirail d'horlogerie, demeura inactive & les bras croisés. Madame Lérins la regarda d'un air triste & pensif, & la chère Emma fronça de plus belle ses épais sourcils noirs.

Lorsque la nuit vint, toute la petite société retourna au salon, & madame Lérins demanda à ces demoiselles si elles étaient musiciennes. Marthe avait pris quelques leçons de chant, elle n'en fit pas mystère; mais elle ajouta, de sa douce voix un peu triste, qu'il ne lui était pas possible de se faire entendre ce soir-là.

Quant à Isabelle, elle se leva d'un air empressé, s'assit au piano, joua & chanta avec goût, avec talent, surtout avec une parfaite bonne grâce, & les deux dames ne lui ménagèrent point les applaudissements.

À dix heures, chacun se retira dans sa chambre, & madame Lérins, après avoir embrassé Marthe assez froidement, serra Isabelle sur sa poitrine.

« Ma chérie, lui dit-elle, je vous souhaite une bonne nuit & tout le bonheur que vous méritez. Vous êtes une charmante enfant; je voudrais de tout mon cœur avoir le droit de vous appeler ma fille.

— Et je forme le même souhait, ajouta madame Emma. Permettez-moi, douce et gracieuse en-

fant, de baiser votre front candide. — Ne trouvez-vous pas, ma sœur, que mademoiselle a tout à fait l'heureux caractère de mon Frédéric? »

Madame Lérins se pencha vers son amie & lui dit quelques mots à voix basse. Isabelle, qui avait l'ouïe subtile, entendit distinctement cette courte phrase : « Qui se ressemble s'assemble. »

Elle comprit aussitôt que ceci s'appliquait à elle & au jeune monsieur Frédéric Bryans, & ce fut comme un trait de lumière.

« Qh! étourdie que je suis! pensa-t-elle en entrant dans sa chambre. Je voulais prendre la place de madame Bryans, tandis que je dois songer, au contraire, à m'en faire une à ses côtés. J'allais entrer en concurrence avec cette vénérable dame qui tient mon sort entre ses mains. Quelle école! Heureusement me voilà avertie. Je comprends tout, & le projet de ces dames s'accorde assez avec les miens. J'épouserai ce jeune Suisse, puisqu'elles le veulent absolument... Madame Frédéric Bryans... c'est un nom bien bourgeois. Oui; mais à Paris, j'aurai soin qu'on m'appelle madame Bryans du Lac, pour me distinguer de ma belle-mère d'abord. Elle est fort présentable, ma future belle-mère, avec son air noble et digne, & je crois que je l'aimerai beaucoup.

— Tu ne songes donc point à dormir, cousine? demanda Marthe en ouvrant la porte.

— Non, répondit la belle jeune fille, je n'ai plus sommeil. Tout à l'heure, j'étais brisée, anéantie, mais à présent je me trouve dans un tel état de surexcitation que je danserais avec plaisir. — Oh! Marthe, ma chère petite minette blanche, as-tu entendu & compris ce que ces vénérables dames ont dit à demi-mot?

— Oui, chérie, je crois que tu as fait leur conquête & qu'elles voudraient te marier à monsieur Frédéric Bryans; mais ce projet ne doit pas te plaire beaucoup, car, pas plus tard qu'hier, tu nous as fait de ce jeune homme un portrait qui n'était point flatté.

— Eh bien! qu'est-ce que cela prouve? que je me trompais, voilà tout, » repartit Isabelle avec le plus grand flegme.

Sa cousine l'embrassa.

« Mon enfant, lui dit-elle, si cette union doit faire ton bonheur, je souhaite de tout mon cœur qu'elle s'accomplisse. »

Là-dessus, la gentille Marthe se retira dans sa chambre, fit sa prière du soir avec une grande ferveur, & se mit à songer à la chère petite famille qu'elle avait laissée à Besançon, dans le vieux logis de la rue Battant; ce fut en appelant sur les siens les bénédictions divines qu'elle s'endormit.

Lorsqu'elle s'éveilla, il était grand jour & le soleil jetait déjà de chauds rayons dans sa chambre.

« J'ai été paresseuse, dit-elle en s'habillant à la hâte. Comment ai-je pu dormir aussi longtemps, moi qui me lève toujours de si bonne heure? C'est cette extrême fatigue d'hier & mon peu d'habitude des voyages qui m'ont retenu au lit plus tard que

de coutume. Mais, Dieu merci, me voilà bien reposée... Et Isabelle, dort-elle encore ? » ajouta la jeune fille en entrant sur la pointe du pied dans la chambre de sa chère cousine.

La chère cousine courait en ce moment, comme un agneau folâtre, dans les prés-bois de madame sa tante. Elle s'était levée au premier chant de l'alouette, & elle avait manifesté le désir d'aller visiter les troupeaux & de prendre son premier déjeuner sous l'ombrage. Mesdames Lérins & Bryans, qui étaient fort matineuses, avaient félicité la jeune fille & s'étaient empressées de la conduire sur la pente des collines. Une des servantes de la maison les suivit, & alla traire une des vaches qui paissaient en liberté dans les brandes. Isabelle émietta dans ce lait tiède un gros morceau de pain noir & mangea avec l'appétit d'une bergère, tandis que les deux dames la regardaient en souriant, & se félicitaient tout bas d'avoir une aussi charmante fille.

Toutes deux donnaient déjà à Isabelle le nom de fille.

Pendant ce temps, Marthe buvait aussi une tasse de lait dans la grande salle à manger de la maison du Lac.

« Ces dames sont sorties de fort bonne heure, lui disait la cuisinière, mademoiselle dormait encore & elles n'ont pas voulu l'éveiller.

— Puisque je suis seule, pensa la jeune fille, je vais faire un peu d'horlogerie ; ce sera plus utile que de courir les bois ; si je ne m'occupe pas pendant mes vacances, maman se trouvera bien gênée à mon retour. »

Il était près de dix heures lorsque ces dames rentrèrent enfin. Marthe courut à leur rencontre & les embrassa tendrement.

« Bonjour, chère enfant, lui dit sa tante ; comment allez-vous ce matin ? Je regrette que vous ne soyez pas venue avec nous, car nous avons fait une délicieuse promenade ; mais vous dormiez d'un si bon sommeil ! je n'ai pas eu le courage de vous éveiller. Nous sommes restées longtemps n'est-ce pas ? C'est qu'il a fallu montrer à Isabelle les troupeaux, le chalet du berger, la maison du garde forestier, celle du pêcheur, tout enfin. Nous sommes allées partout. Mais, ne soyez pas jalouse, ma petite Marthe, après midi je vous ferai faire une promenade plus agréable encore. Nous visiterons en bateau la chute du Doubs & le lac de Chailleson.

— Oh ! que ce sera amusant & que vous êtes bonne, ma tante, de varier ainsi nos plaisirs ! s'écria Isabelle.

— Bella, lui dit madame Lérins, qui depuis le matin appelait ainsi sa chère nièce, Bella, ne me remerciez pas, car, dans cette circonstance, c'est à notre pauvre Marthe seule que je cherche à faire plaisir.

— C'est à Marthe qu'on offre des distractions & c'est cette douce petite Isabelle qui en exprime sa reconnaissance, » pensa madame Bryans.

Dès que le soleil s'inclina vers l'horizon, les quatre dames s'installèrent dans la yole. Un vigoureux batelier s'assit à la proue & se mit à ramer de toute sa force. On suivait pourtant le fil de l'eau ; mais, en cet endroit de la rivière, le courant est si peu rapide qu'on a donné à ce beau vallon le nom de Morteau, morte eau. A mesure que la barque avançait, les parois des montagnes se rapprochaient, & le Doubs prenait la forme d'un véritable lac, profond & encaissé. Bientôt les rochers immenses, abrupts, descendirent dans les bassins & semblèrent les environner entièrement. On eût dit que ce sombre lac n'avait pas d'issue ; on ne voyait plus que le ciel, l'eau d'un vert glauque & les montagnes qui se resserraient de plus en plus. C'était un tableau émouvant & qui eut inspiré des idées mélancoliques si le lac n'avait pas été sillonné par des barques légères remplies de touristes qui venaient contempler cet étrange spectacle, & si des voix joyeuses n'eussent réveillé les échos des rochers qui répétaient jusqu'à sept fois les gais refrains des voyageurs dans un lieu où il semble que l'homme, écrasé par les beautés grandioses de la nature, doit garder un silence respectueux.

« Ma tante, fit observer Isabelle avec inquiétude, nous venons de traverser deux bassins, & j'ai oui dire que l'on est obligé de s'arrêter à un certain endroit du troisième, sous peine d'être entraîné par le courant & précipité dans la catastrophe. Ne pensez-vous pas que nous sommes assez loin ? Voyez, la barque va plus vite, on croirait qu'elle est poussée par une force invisible. »

Madame Lérins se mit à rire.

« Avez-vous peur, Marthe ? dit-elle.

— Oui, ma tante, un peu ; & pourtant je pense bien que, s'il y avait du danger, vous ordonneriez au batelier de rebrousser chemin. D'ailleurs, voilà trois ou quatre barques qui précèdent la nôtre & ne s'arrêtent pas.

— Les jeunes gens qui les conduisent ne savent peut-être pas qu'ils courent un grand péril, reprit Isabelle de plus en plus alarmée.

— Rassurez-vous, ma chère Bella, le danger n'existe que dans votre imagination, lui dit affectueusement madame Lérins.

— Je vous crois, ma tante, & par vous je me laisserais conduire n'importe où, les yeux fermés. Cependant voulez-vous me permettre de vous raconter une histoire qui fait vraiment frémir ? On assure qu'un jour de joyeux montagnards, réunis à l'occasion d'une noce, se promenaient en bateau sur le lac. Ils chantaient, riaient, & passèrent sans la saluer auprès d'une croix qui se trouvait alors au milieu des eaux. Un instant après, ils se sentirent entraînés par le courant. Tous, aussitôt, se précipitèrent sur les rames ; il était trop tard ; le génie de l'abîme les attirait, ils furent lancés sur les rochers du haut desquels le Doubs se précipite, & ils allèrent se perdre au fond du gouffre. Le lendemain on retrouva seulement le bouquet

d'oranger de la mariée. Un poète, qui a raconté en vers cette tragique aventure, ajoute que lui aussi se promenait un jour sur le lac de Chailleson, lorsque tout à coup son batelier se leva en s'écriant : « Voici le courant. » Il se mit à ramer vigoureusement, dérivait brusquement vers la gauche, & échappa, par cette adroite manœuvre, à l'invisible force qui semblait l'attirer.

— Mais c'est effrayant tout cela, dit Marthe en regardant madame Lérins. Vous souriez, tante, nous sommes donc éloignées encore de ce terrible courant ?

— Non, ma petite, répliqua la vieille dame, nous voici à l'endroit même où les montagnards furent invinciblement entraînés vers l'abîme.

— Eh bien, alors ?... s'écrièrent les jeunes filles en se levant effarées.

— Eh bien ! mes enfant, regardez du côté où se trouve la cataracte, invisible encore.

Le sombre détroit s'était élargi, les montagnes n'enserraient plus l'eau dormante ; de beaux arbres & quelques maisons s'élevaient sur les rives. Des pierres humides, moussues, & des herbes aquatiques apparaissaient à fleur d'eau ; certains endroits du lac étaient même entièrement desséchés.

« Quoi ! dirent les deux cousines, il n'y a plus ni lac ni rivière, mais seulement quelques flaques d'eau ? Ce courant si terrible n'existe donc pas ? C'est une fable, un mythe ! Et la chute, où est-elle ?

— Fort près d'ici, répondit madame Emma. Quant au courant, il existe bien réellement en temps ordinaire ; mais, par un hasard singulier, les eaux sont si basses en ce moment, que nous pourrions nous promener à pied sec à l'endroit même où plusieurs imprudents ont rencontré la mort. »

Les jeunes filles se mirent à rire ; elles s'attendaient peu à ce dénouement de l'aventure, & trouvaient bizarre de fouler, de leur pied mignon, un lieu où les plus intrépides n'osaient venir en bateau. Au milieu des flaques d'eau & des herbes humides, de petits enfants aux jambes nues couraient gaiement. Une fillette blonde, était assise près de la chute. Pour se préserver des rayons du soleil, elle s'était fait une coiffure avec de larges feuilles vertes, & se tenait pensive, le front appuyé dans sa main.

« Es-tu la naïade de cette rivière desséchée ? lui dit Isabelle en riant, et pleures-tu auprès de ta cataracte, qui ressemble, sauf respect, au petit torrent artificiel que nous avons dans le jardin de papa ? »

L'enfant, comme on peut le croire, ne trouva rien à répondre ; mais, tout près d'elle, une voix joyeuse s'éleva, qui disait :

« N'est-ce pas, mademoiselle Élisabeth, que ce fameux Saut-du-Doubs est un véritable mystification ? Monsieur Fritz m'en avait raconté des merveilles, & le voici qui, pour s'excuser, me parle de

sécheresse. Elle a bon dos, la sécheresse ! Mais si la chute ne vaut pas sa réputation, en revanche les bassins sont magnifiques. Ce lac, emprisonné par de hautes montagnes, est une fort belle chose. Son nom lui vient des rochers qui l'entourent. Chailleson, en langue celtique, *chals* signifie *roc*, & son veut dire *lac*. Vous êtes peut-être étonnée, mademoiselle, de me rencontrer ici ; c'est monsieur Fritz qui a voulu absolument m'amener chez madame sa tante. Mais, sans doute, vous n'êtes pas seule en ce lieu sauvage, mademoiselle Élisabeth ? Ah ! non, j'aperçois votre charmante cousine & mesdames... Monsieur Fritz, accourez donc, accourez donc, voici votre tante & et votre maman. »

Tandis que la pauvre Isabelle demeurait interdite & sans voix à quelques pas de monsieur Bénard, le jeune monsieur Fritz allait se jeter dans les bras de madame Bryans, qu'il appelait sa chère mère, & baisait les mains de madame Lérins, en la nommant sa bonne tante. Il salua aussi les deux cousines, & leur demanda si elles se ressentaient encore des fatigues du voyage.

Lorsqu'on eut échangé les premiers compliments, madame Emma trouva le moyen de s'éloigner un peu avec son fils, & elle lui dit, étonnée : « Mais tu connais donc ces demoiselles ?

— Oui, ma bonne mère ; je les ai rencontrées, par hasard, à la gare de Besançon, et quand j'ai su qui elles étaient, j'ai prié notre vieil ami, monsieur Bénard, de m'introduire dans leur wagon sans me nommer.

— Sans te nommer ? répéta madame Bryans d'un ton de reproche.

— Pardonne-moi, ma bonne mère, lui dit-il, j'ai profité de l'occasion qui s'offrait pour étudier un peu le caractère de ces charmantes personnes. C'est tout naturel, puisque vous désirez tant, ma bonne tante & toi, que j'épouse l'une ou l'autre de ces demoiselles... si toutefois l'une ou l'autre daigne m'accepter pour moi, ajouta-t-il en riant.

— Et ton choix s'est fixé sur Isabelle, n'est-ce pas ? reprit madame Bryans avec vivacité.

— Mon choix s'est fixé sur Marthe, ma mère, & c'est Marthe que vous m'engagerez à épouser lorsque vous la connaîtrez mieux, » répliqua-t-il gravement.

Pendant ce temps, Isabelle, penchée sur l'abîme, jetait quelques fleurs sauvages dans l'eau bouillonnante & les regardait se perdre au fond du gouffre.

« Ainsi de mes projets, se disait-elle, les voilà tous détruits, & il est inutile que je continue la lutte, je suis vaincue. »

Quelques mois plus tard, Marthe et Frédéric furent mariés à Besançon, dans l'église de Sainte-Madeleine. Ce fut une brillante cérémonie, dont les vigneron et les horlogers du quartier de Battant garderont longtemps le souvenir.

MICHEL AUBRAY.

HISTOIRE D'UN PENDU

HISTOIRE QUI M'EST ARRIVÉE

J'habite la ville de Montclerc; c'est là que s'est passée mon aventure.

J'ai, au bas de ma grande cour, une sortie dérobée. Par ce chemin direct je n'ai que quelques pas à faire, deux méchantes rues à traverser, pour me trouver sur la promenade du boulevard.

Les bonnes gens qui habitent ces humbles demeures ne connaissent presque pas mon nom. Je ne manque pas, en passant, de leur rendre le salut qu'ils m'adressent.

Aux dernières fêtes de Pâques, j'allais à la messe de bon matin; il pouvait être environ sept heures.

La rue Neuville était en proie à une émotion inusitée. Douze ou quinze personnes étaient groupées autour d'une porte basse. Quinze personnes à la fois, c'était beaucoup pour cette ruelle à moitié déserte, dont tout un côté est borné par la haute muraille d'un couvent.

Avez-vous remarqué, en pareille circonstance, comme chacun se tait dès qu'on aperçoit un nouveau venu, comme on le regarde avec un silence significatif, comme on est impatient de s'entendre questionner.

Ce fut une vieille femme qui me répondit.

« Un pendu! monsieur! un pendu! Même le propriétaire vient de se rendre à la police.

— Qui est-ce? Où est-il?

— Pierre Grimoire... là..., dans la maison. »

La vieille femme poussa la porte de la petite cour.

J'aperçus devant moi un sol pavé de cailloux aigus, &, tout au fond, une sorte de hangar sombre qui formait le vestibule d'une petite maison délabrée.

— Voilà, monsieur, me dit la vieille en montrant du doigt l'extrémité de la cour.

— Est-il mort? A-t-on coupé la corde? Qui l'a vu?

— Ah! monsieur, reprit avec un ton doctoral

une autre femme plus jeune & mieux vêtue, couper la corde! Non, nous ne l'avons pas fait!

— On ne l'a pas vu, monsieur, reprit une grande fillette de seize ans. Mais nous l'avons entendu crier et se débattre dans sa chambre. »

— Où est-elle cette chambre?... Un cou... Menez-moi... »

Un homme d'une haute taille & en costume d'ouvrier, fit deux pas en avant, traversa la petite ruelle, et me tendit sans rien dire un robuste couteau qu'il venait d'ouvrir.

— Il n'y a donc personne ici pour m'accompagner? m'écriai-je un peu haut, en voyant qu'au lieu de me suivre, les spectateurs de cette scène se rejetaient en arrière, & craignaient de franchir la porte maudite.

L'ouvrier rougit, & se sentant regardé d'un air d'autorité et de défi :

« Voilà, monsieur, me dit-il. »

Il emboîta le pas sur mes talons.

Plusieurs petits logements donnaient dans cet étroit espace.

Tous étaient ouverts. Au premier bruit, à la première clameur de suicide, les habitants s'étaient précipités au dehors.

Où aller?

Où chercher?

Comment faire pour ne pas perdre un temps précieux?

Chacune de ces minutes qui s'écoulaient si vite, c'était peut-être la vie de cet infortuné, sa dernière seconde de répit, sa suprême chance de salut!

A travers ces portes ouvertes on n'apercevait rien.

La jeune fille, qui avait dépassé la porte, nous montra du doigt, sans approcher, un enfoncement obscur auquel je n'avais point pris garde.

C'était le pied d'une ancienne tour qu'on avait utilisée pour y mettre un escalier à vis.

Cette tour était elle-même adossée à une maison de deux étages.

C'était au sommet de cet escalier qu'il fallait monter.

Tout ce que je viens de raconter s'était passé plus rapidement qu'il ne m'a été possible de le dire.

Pareillement, pour traverser cette cour, comme pour gravir les deux étages de cet escalier, il fallait vraiment bien peu de minutes.

D'où vient donc que, pendant ce court intervalle de temps, je me mis à penser un si grand nombre de choses & à me les représenter avec tant de lucidité ?

A quelques pas du numéro 13, où je me trouvais, la rue Neuville vient aboutir au *passage du Sanctuaire*, ainsi nommé d'un vieux couvent des Dames de la Visitation, détruit pendant la période révolutionnaire.

C'était là précisément, assez près de la demeure de ce pauvre homme, que je m'étais arrêté, la veille au soir, à causer avec mon ami Wilfrid Barnabo.

Je l'avais rencontré chez son oncle, où nous prenions le thé tous les deux. Il avait absolument voulu me reconduire jusque-là.

Wilfrid est ainsi fait qu'il aime la discussion, au point d'y sacrifier, si on voulait l'entendre & lui tenir tête, jusqu'au temps de son travail & jusqu'au repos de ses nuits.

Au reste, le sujet qui nous divisait ne manquait point d'intérêt.

Il s'agissait d'une mesure récemment prise par la municipalité de Montclerc, d'une souscription ouverte afin d'interdire la mendicité, & d'assurer aux pauvres des secours à domicile.

Je n'ai jamais été fort partisan de ce qu'on appelle la charité administrative, depuis qu'on m'a demandé mon humble protection pour faire entrer comme inspecteur dans l'Assistance publique d'une très-grande ville certain mauvais sujet dont je ne veux rien dire et qui est parvenu en effet à se faire nommer sans moi.

D'ailleurs, n'ai-je pas entendu, un jour, au milieu même du salon de la comtesse de C**, certain gros personnage me dire de sang froid : — « Des pauvres, monsieur, des pauvres ! Mais il n'y en a pas ! Mais il n'y en a plus ! Mais je n'en connais point ! Mais je n'en vois jamais ! »

— « Tu comprends, » disais-je à Wilfrid, pour soutenir ma thèse un peu arriérée, « que si ce bon monsieur n'avait pas trouvé dans la ville qu'il habite depuis une vingtaine d'années, les rues si bien nettoyées de pauvres & de malheureux, il aurait rencontré infailliblement quelque occasion de devenir meilleur et plus compatissant. Il n'est pas inutile, même pour goûter son propre bonheur, de savoir ce qui peut manquer aux autres en ce monde. »

Je ne me rappelle pas du tout ce que Wilfrid Barnabo répondait à mes anecdotes.

Vous savez bien, au reste, que la plupart du temps, engager ou soutenir une conversation, c'est

grâce à notre amour-propre, non pas du tout écouter pour nous instruire, mais nous procurer un auditeur pour lui parler.

Voilà pourquoi, pareillement, raconter une conversation, c'est rapporter avec un grand luxe de fidélité & un surcroît de développements, ce qu'on a pu soutenir soi-même, tandis que les répliques de votre interlocuteur ne figurent dans votre récit que pour mémoire, & pour faire ombre au tableau.

Au reste, comme Wilfrid me répétait une fois de plus les arguments administratifs en faveur de la charité légale, nous aperçûmes précisément un mendiant qui se trouvait en même temps que nous à cette entrée du passage du Sanctuaire.

Wilfrid et moi nous étions arrêtés et immobiles sur la droite, éclairés l'un et l'autre par la pleine lumière du gaz.

Il était près de minuit.

Quoique les pauvres ne demandent guère l'aumône à cette heure indue, nous n'avons cependant pas encore adopté en France, les mœurs des Anglais, dont la règle invariable est de ne rien donner pas même une pièce de menue monnaie, dès que le soleil est couché.

Je cherchais machinalement quelque argent pour le lui offrir.

Le pauvre homme vit mon mouvement.

Il s'approcha pour recevoir mon aumône.

La vérité est que je ne trouvais rien dans la poche que j'étais en train d'explorer.

— « Tu vois bien, dit Wilfrid, qui n'avait peut-être pas remarqué l'attente du pauvre homme, tu vois bien que tu me donnes toi-même le meilleur de tous les arguments contre la mendicité. »

« Comment ! voilà un homme qui ne te demande rien, qui passe son chemin en toute tranquillité, & c'est toi qui vas lui demander de prendre ton aumône. C'est par trop fort, & cette fois, je désespère de te faire entendre raison... »

« On ne peut pas vous donner... » ajouta-t-il d'une voix un peu brève, en se tournant de son côté.

C'était donc bien un mendiant.

Avait-il demandé la charité par un murmure confus ou par quelque geste suppliant ? S'était-il arrêté devant nous, ou s'était-il contenté de ralentir sa marche en nous tendant la main ?

Je ne saurais le dire, car je lui tournais presque le dos ; Wilfrid était placé de façon à le voir beaucoup mieux que je ne pouvais le faire.

Je dois dire que ce mouvement de Wilfrid, où il entraînait assurément plus d'impatience que de dureté, me causa quelque tristesse, surtout lorsque je vis ce vieillard s'éloigner lentement & d'un air humilié. J'eus quelque tentation de le rappeler & de ne point le laisser partir ainsi. Il me sembla que cette insistance pourrait être mal prise par Wilfrid. J'aurais vraiment l'air de lui donner une leçon, & franchement ma petite offrande improvisée ne pouvait être d'un grand poids dans la destinée de ce pauvre homme.

« Allons, me dit Wilfrid en me serrant la main, au bout de quelques instants, ne va pas trop m'en vouloir de ton aumône rentrée & de ton mendiant éconduit; il faut bien espérer qu'il n'en mourra pas. »

Cette parole qui m'avait été dite sur le ton de la plaisanterie, me revenait maintenant. Je l'entendais encore résonner à mon oreille comme un glas funèbre. Pour le mendiant, je ne me rappelais guère ni son air ni sa tournure, mais seulement sa grande ombre noire qui marchait derrière lui pendant qu'il s'éloignait de nous.

III

Tout en haut du petit escalier, il y avait deux portes : l'une entièrement ouverte, la seconde entièrement fermée en dedans.

La porte ouverte se présentait de face & laissait apercevoir en perspective une grande chambre nue, mal éclairée par une fenêtre étroite & sans carreaux.

Cette fenêtre, placée par côté, donnait immédiatement sur l'entrée. Le fond de l'appartement demeurait dans la pénombre & dans une obscurité relative.

Je regardai dans la chambre & ne vis rien.

Il paraît que le pauvre homme s'était renfermé, pour y mourir, dans la pièce voisine, qui ouvrait sur l'escalier seulement. C'était une porte à enfoncer.

Mon compagnon & moi nous avions commencé à donner de vigoureux coups d'épaulé, & la serrure, mal attachée, paraissait déjà s'ébranler, lorsque nous entendîmes derrière nous une voix d'enfant.

C'était un petit garçon d'une dizaine d'années.

Il s'était peu à peu enhardi jusqu'à monter doucement l'escalier derrière nous.

Sa petite tête blonde, tout épouvantée apparaissait au sommet de la dernière marche; il nous montrait du doigt le fond de la chambre ouverte, & murmurait tout bas, comme s'il avait eu peur que le mort ne l'entendît :

« Voyez, monsieur, le voilà ! »

Je me précipitai dans la chambre ouverte, que, du seuil, mon regard avait d'abord mal explorée.

Je n'oublierai jamais le spectacle qui se présenta alors devant mes yeux.

Tout au fond de cette pièce déserte, un vieux lit en bois se présentait de face. Il ne contenait entre ses planches vermoulues rien autre chose qu'une vieille paillasse, dont les flancs à moitié vides reombaient de toutes parts.

Le plafond était haut, il allait jusqu'au toit. A travers les fissures, on apercevait la lumière du ciel qui laissait tomber des rayons clairs & soyeux.

Au-dessus du montant en bois qui formait la tête du lit, les deux pieds dans le vide, on voyait s'allonger une forme sinistre.

C'était le pauvre Pierre Grimoire.

Il était pendu à une corde qui s'accrochait à la plus haute solive du plafond.

En montant sur le lit, la main armée du couteau arrivait exactement à dépasser la tête.

Mon compagnon, pendant ce temps, soutenait le pauvre homme par le milieu du corps.

La corde était neuve, soigneusement savonnée; la lame glissait & pénétrait difficilement dans ses fibres résistantes.

L'opération accomplie, nous étendîmes Pierre Grimoire sur ce misérable grabat, la tête un peu relevée contre la planche du fond.

Hélas! tout secours était inutile & toute espérance perdue. Nous n'avions pas besoin de nous hâter; ce que nous tenions entre nos bras n'était plus qu'un cadavre.

Pierre Grimoire avait rendu le dernier soupir depuis plusieurs heures. Les membres présentaient déjà cette rigidité cadavérique, laquelle est le signe infaillible & comme le droit de la mort. La matière inanimée redevient semblable à du marbre; elle en a la froideur glaciale & l'impassible résistance.

Je regardais, étendu sur cette couche lugubre, le corps du malheureux Grimoire.

Il avait gardé tous ses vêtements, un pantalon d'un brun indécis, un gilet droit, de couleur bleu sombre, une veste de drap pareil. Il n'avait pas de cravate, & nous avions relevé des deux côtés le col de sa chemise, afin qu'on ne vît pas la trace profonde, le sillon livide laissé sur la gorge par la corde qui l'avait étranglé.

La face pâle était encadrée de longs cheveux gris; les mains amaigries & décharnées reposaient de chaque côté du corps.

La figure des morts a quelque chose de saisissant & de solennel. On voudrait retrouver sur leur visage immobile la dernière pensée dans laquelle ils ont quitté cette vie.

Les traits de Pierre Grimoire étaient calmes, ils ne respiraient point la mélancolie, le désespoir, ni cette résignation farouche qui paraît nécessaire pour accomplir de sang-froid un suicide.

Pendant que je le regardais avec une pitié profonde & que je songeais à cette âme présente pendant ce temps devant le tribunal de Dieu, le souvenir de mon entretien de la veille & l'apparition du mendiant nocturne me revinrent tout d'un coup à la pensée.

N'était-ce pas ce même Pierre Grimoire que Wilfrid Barnabo & moi nous avions rencontré, cette nuit même, à l'entrée du passage du Sanctuaire? N'était-ce pas lui qui nous avait sollicités d'une façon si humble & si discrète, lui qui, congédié par les paroles un peu dures de Wilfrid, s'était éloigné sans rien dire & s'était dirigé précisément du côté de la rue Neuville?

La veille, éclairé d'abord par le réverbère, puis enveloppé des ombres de la nuit, il m'avait paru d'une taille plus haute. Sur ce lit & dans son im-

mobilité funèbre, il me semblait beaucoup plus petit. Cependant ces vêtements, cette demi-barbe, cette chevelure en désordre, mêlée de gris & de blanc, me rappelaient l'homme qui, debout au coin du passage, me regardait sans rien dire, pendant que je cherchais au fond de ma poche la monnaie que je n'y avais point trouvée.

IV

Hélas ! je ne m'étais pas trompé.

Le pauvre que nous avions repoussé, Wilfrid par un mouvement de vivacité, & moi par la complicité de mon silence, c'était bien lui.

Une voisine nous l'apprit.

Dès que Grimoire avait été descendu de la corde & déposé sur sa couche funèbre, la chambre n'avait pas tardé à se remplir de ces mêmes groupes que la frayeur & l'appréhension de l'inconnu avaient d'abord retenus dans la rue.

Au fond, ces femmes & ces enfants avaient peur s'ils s'étaient trop hâtés, de trouver le pendu encore vivant & se débattant dans les angoisses de son agonie.

Dès qu'on sut dans la cour que tout était fini, les plus hardis commencèrent à gravir les marches, les voisins & les amis passant les premiers.

Pierre Grimoire vivait absolument seul, & il n'était personne dans tout le quartier qui pût se vanter d'avoir pénétré jamais dans cette chambre.

J'ai vu de mes yeux le ménage de beaucoup de pauvres. C'est là qu'il faut porter ce qu'on leur donne si l'on veut éviter d'être trompé, et surtout si l'on tient à ajouter l'aumône du cœur à celle de l'argent.

Jamais je n'avais rien rencontré d'aussi dénué & d'aussi misérable que cet intérieur.

Il n'y avait aucun meuble dans toute la chambre, si ce n'est le lit dont j'ai parlé, & une table étroite.

Point de chaises ; aucun endroit pour s'asseoir & se reposer ; une grande cheminée vide & froide qui montrait béante une large ouverture sur le ciel ; une armoire pratiquée dans l'épaisseur du mur et sur la pierre qui en formait le fond, trois ou quatre bouteilles vides, avec une boîte de sardines en métal ramassée probablement au coin de quelque borne, le contraste de la famine & de la civilisation.

« Il n'y avait rien à manger dans toute maison, fit observer la vieille voisine à laquelle j'avais déjà adressé la parole.

— Il pouvait être minuit ou une heure du matin, reprit la jeune fille qui nous avait montré le chemin, je dormais déjà depuis longtemps, lorsque j'ai entendu tout d'un coup un cri aigu suivi d'autres cris étouffés, comme un râlement, puis enfin un grand cri, puis plus rien.

— Je demeure ici même, monsieur, reprit-elle

en me montrant à travers l'embrasure de la fenêtre une des petites maisons basses qui formaient un des côtés de la cour.

— Vous n'avez pas appelé ? Vous n'avez pas crié, afin qu'on allât voir & qu'on pût lui porter du secours.

— Ah ! monsieur, me répondit naïvement la pauvre fille, qui prit un air tout à la fois triste et étonné, s'il fallait se déranger toutes les fois qu'on entend *plaindre* et souffrir, nous n'aurions plus de sommeil pendant nos nuits. Chacun parmi nous, monsieur, est habitué à se tirer d'affaire ; chacun souffre pour son propre compte. On ne va à l'aide que de celui qui le demande.

La vie de Pierre Grimoire peut se raconter en bien peu de paroles. C'était une histoire lamentable : une mauvaise femme qu'il avait crue bonne & que, plus jeune, il avait épousée de tout son cœur ; un ménage rempli par la faute de la mère de tempêtes & de désordres ; deux pauvres enfants venus au monde au milieu de ces orages et morts l'un après l'autre, faute de tendresse et de soins ; enfin cette malheureuse abandonnant le foyer domestique & disparaissant dans les dernières profondeurs de la misère et du vice.

Pierre Grimoire avait lutté avec courage pour défendre pied à pied les débris de son bonheur.

Il était charpentier de sa profession & fort habile dans sa partie. Ses parents lui avaient laissé quelque patrimoine, un peu d'argent, une réputation honnête, une petite vigne enfin auprès de Montclerc, où il aimait, les premiers dimanches qui suivirent ses noces, à conduire sa jeune femme, & plus tard ses deux petits enfants, pendant les quelques années où le bon Dieu les lui laissa.

Pierre Grimoire avait le caractère intrépide & fier. Il soutint, sans se plaindre & sans faiblir, cette situation terrible de se retrouver chaque jour en face de cette femme. Il portait à lui tout seul le double fardeau du travail & de son malheur. Personne ne l'avait jamais entendu se plaindre, & les maîtres qui l'employaient ne trouvaient pas qu'au milieu de tant de chagrins son courage eût diminué.

Le jour où sa femme partit pour ne plus revenir & sans laisser deviner à personne ce qu'elle était devenue, le jour où il se vit seul dans ce logis désert, Pierre Grimoire se sentit vaincu.

Il prit cette fuite non pas pour une délivrance, mais pour le dernier coup du malheur qui le frappait.

A partir de ce moment, l'infortuné abandonna son âme.

Il se mit à boire.

On ne sait pas, dans le monde auquel j'adresse le présent récit, ce que veut dire cette parole terrible : *se mettre à boire*.

— Ce n'est plus l'ivrognerie accidentelle, un excès auquel on se laisse aller dans la compagnie compromettante d'un ami, une surprise dont on est la

victime, non pas même un attrait auquel on cède ou une passion à laquelle on obéit.

C'est quelque chose de plus terrible et de plus implacable.

Pierre Grimoire avait pris froidement & délibérément le parti de dévorer son petit avoir, afin, disait-il, que ni sa femme ni personne n'en pût rien tirer après lui.

Il avait résolu de le boire.

Il travaillait encore par intervalles, plutôt par habitude que par goût, cédant à la besogne qu'on lui offrait, mais avec le parti pris d'ajouter l'argent de ce salaire à ses dépenses du cabaret.

Il s'en allait seul chez le marchand de vin, évitant avec soin toute compagnie, plongeant sa tête dans ses mains dès qu'il sentait l'ivresse venir. Puis, lorsque le cabaret se fermait et qu'on mettait les consommateurs à la porte, il reprenait son sang-froid & son équilibre, pour venir achever sa nuit dans ce même appartement où nous étions.

L'ivrognerie n'atteint pas seulement la santé, l'intelligence & la force. A tous les degrés de l'échelle sociale, elle consomme rapidement la ruine des fortunes, même les plus solides & les plus inattaquables en apparence.

Pierre Grimoire suivit rapidement cette pente funeste.

C'était bien là, en effet, ce qu'il avait résolu.

Il avait vendu successivement la petite terre à la campagne, les meubles de la maison, les outils même du métier.

« Lorsque je lui demandais, continua la voisine, ce qu'il deviendrait avec cette vie-là, il me répondait qu'il savait bien comment en finir, & qu'il avait mis de l'argent de côté pour acheter une corde neuve.

— Et moi je lui disais toujours : — Oh ! Pierre, vous ne feriez pas cela !

— Ce n'était pas un mauvais homme, monsieur, bien au contraire. Son père avait été plus riche *dans les temps*, & ils ont toujours passé pour du *brave monde*.

— Cette maison où vous êtes, monsieur, elle lui appartient ; & quoiqu'elle ne vaille pas beaucoup, il aurait pu en tirer quelque chose encore. Il voulait bien manger tout le reste, mais non pas la vendre jamais, ni pour or ni pour argent. C'était son idée ainsi.

— Ce qui lui fut dur, monsieur, à cet homme, c'est lorsqu'il vit qu'à force de boire, il avait perdu non-seulement son patrimoine, mais jusqu'à l'habileté de son travail.

— Lui qui avait été un si adroit compagnon, tellement qu'on lui gardait dans les chantiers les œuvres les plus difficiles, on ne voulait plus maintenant lui donner le dernier ouvrage, parce que, *depuis sa boisson*, le patron était toujours en danger de lui voir gâter sa marchandise.

— Puis, monsieur, nous sommes fiers & nous gardons le respect de nous-mêmes. On n'aime pas voyez-vous, à voir auprès de soi dans le travail cet

homme qui sent le cabaret & que, le lendemain, il faudra relever du ruisseau.

Il y a encore des ruisseaux au milieu de la rue, dans la bonne ville de Montclerc.

La vieille femme continua, en voyant l'attention avec laquelle je l'écoutais.

« Si bien, monsieur, qu'il lui fallut sortir dans la rue, pour y tendre la main, parce qu'il avait faim, voyez-vous. Mais cela lui coûta beaucoup. J'étais sur ma porte quand il partit pour demander cette première aumône. Il pleurait en dedans ; à peine pouvait-on voir quelques grosses larmes sur le bord de ses yeux. Je mangeais mon pain qu'il regarda beaucoup ; mais je n'osai pas lui en offrir. Lorsqu'il revint, il mordait lui-même dans un gros quartier de pain bis. Il pleurait beaucoup plus qu'au départ, & mes petits enfants vinrent le regarder dans la rue, attirés par le bruit de ses sanglots. »

Je demande pardon ici à ceux qui veulent bien m'excuser, de l'émotion que j'éprouve en ce moment. On ne s'entend pas dire impunément des choses pareilles auprès du lit où reposait ce pauvre malheureux, lorsqu'on a sous les yeux ce corps inanimé, lorsqu'on tient dans sa main cette corde fraîchement coupée & lorsqu'on songe aux souffrances par lesquelles cette âme avait passé avant d'accomplir ce dernier crime.

« Enfin, monsieur, nous lui disions bien de s'adresser aux gens qui l'avaient connu, de se faire inscrire parmi les indigents de la mairie & de se faire recommander à l'autorité. Il ne répondait qu'en levant les épaules ; il comprenait bien qu'il n'y avait pas grand'chose de bon à dire à personne en sa faveur. »

Pendant que la voisine me parlait, je m'étais, à défaut d'autre siège, rapproché de la table pour m'appuyer.

J'eus l'idée, sans l'interrompre, de tirer le bouton du tiroir qui faisait saillie.

Ce tiroir était rempli presque tout entier de bouchons qui avaient servi. C'était là une confirmation éloquente & sinistre de tout ce qu'on venait de me raconter.

A l'entrée du tiroir, un livre de messe singulièrement usé & fatigué, dont le signet se trouvait mis à l'office du dimanche précédent. Pierre Grimoire était, même dans les derniers temps, un des habitués les plus assidus de la grand'messe de paroisse. On le voyait, sombre & recueilli, s'agenouiller toujours à la même place, comme un homme plus préoccupé des vengeances de Dieu que confiant dans sa miséricorde.

« Enfin, monsieur, reprit encore une fois la vieille voisine, Grimoire devait finir ainsi un jour ou l'autre.

Je me souviens, il y a un mois, que je le vis rentrer plus tard que d'habitude. Il faisait froid encore pourtant ; c'était la fin du rude hiver de cette année, & le soleil se couchait encore de bonne heure.

— Vous voilà bien en retard, mon voisin, dis-je à Grimoire, qui passait tout affaissé devant notre porte. Il n'avait pas bu ce jour-là & peut-être n'avait-il pas mangé.

— J'ai eu de la peine à trouver mon souper aujourd'hui, madame Marguerite, me répondit-il avec plus de tristesse encore que d'habitude. Une autre fois, je doute que j'aie de nouveau autant de patience. Je ne veux pas supporter un autre refus & promener aussi longtemps mes prières. Lorsqu'il m'arrivera encore d'être rudoyé, je suis bien résolu à en terminer avec la vie. Mon sang retombera sur ceux qui l'auront ainsi voulu.

Je me sentis pris d'un tressaillement.

« Et vous pensez qu'hier au soir... répliquai-je.

— Ah ! voilà ce qui est arrivé. Je le tiens du petit bonhomme qui est monté ici le premier.

— C'est Isidore Cabuchat, le propre fils de notre propriétaire, à qui son père a la faiblesse de donner de temps en temps du bon argent pour aller au spectacle.

— Hier donc, monsieur, en revenant ici, sur les onze heures ou minuit, par le grand boulevard & le passage du Sanctuaire, n'a-t-il pas rencontré le vieux Grimoire qui tendait la main aux allants & venants, au point de leur faire peur, comme s'il allait les dévaliser.

Même Isidore n'a pas pu s'empêcher de lui crier en passant près de lui :

— Eh, dites-donc, vieux père Grimoire, m'est avis que vous vous y prenez un peu tard à cette heure pour commencer votre journée.

— Je pense donc, monsieur, qu'on aura dit hier au soir à cet homme quelque chose de trop dur & qu'il n'aura pas pu supporter. Il en aura tiré le prétexte de *se détruire*, voyez-vous ? Que de gens tiendraient mieux leur langue s'ils pouvaient savoir le mal qu'une parole imprudente & quelquefois bien éloignée de leur cœur est capable de faire au pauvre monde ! »

V

Le lendemain, le *Courrier de Montclerc*, journal de la localité, qui y paraît trois fois par semaine, contenait la nouvelle suivante dans ses *faits divers*.

• Il est arrivé cette nuit un bien triste accident.

» Le nommé P. G., demeurant rue N. n° X, a été trouvé pendu dans son domicile.

» On attribue cette mort à des chagrins domestiques, & à des paroles blessantes qui lui auraient été dites par un passant.

» Malgré ses habitudes d'ivrognerie & de paresse le nommé P. G. ne paraissait pas indigne de tout intérêt. Cette fin tragique a répandu une vraie consternation dans le quartier, où il était plaint plus encore que blâmé.

Mon ami Wilfrid Bornabo était heureusement reparti pour la campagne qu'il habite à quelque distance de Montclerc, la plus grande partie de l'année.

Mon premier soin, après avoir lu l'article, fut de me rendre chez Wilfrid, de me faire remettre par son domestique le numéro du *Courrier de Montclerc*, de l'emporter chez moi & de le détruire. Je voulais épargner à mon ami l'importunité de ce remords.

En effet, bien qu'il se fût proposé, dans le temps, de réclamer à l'administration du journal le numéro qui, croyait-il, lui avait manqué, il ne sut jamais de quelle façon terrible s'était terminé cet épisode de notre conversation.

Toutefois, il y a dans le monde de véritables fatalités.

Je ne suis jamais bien longtemps sans revoir mon ami Wilfrid, & même sans passer de longues heures avec lui.

Je ne sais comment il se fait qu'il a gardé la mémoire remplie du vieux mendiant, de la pitié qui m'avait ému & de la façon un peu cavalière dont il l'avait éconduit.

Toutes les fois que le hasard de l'entretien ramène quelque question d'aumône ou de charité, Wilfrid ne manque point de m'interpeller d'un ton triomphant, & de me rappeler l'offre prétendue de mon aumône à un pauvre qui n'en voulait point, ce qu'il appelle plaisamment l'histoire du *Mendiant malgré lui*.

Pour moi, je baisse la tête & je garde le silence. Toute ma frayeur est de me trahir ; mais je ne puis m'empêcher de faire en dedans de moi cette réflexion à mon adresse, que dans la plupart des occasions où la vanité des hommes se complait ainsi à triompher, le succès qu'ils s'attribuent tient peut-être plus encore à la modération de leurs adversaires qu'à la supériorité de leurs arguments.

ANTONIN RONDELET.



CARNAC

QUELLE est cette informe colonnade, dont les blocs abruptes se dressent au milieu d'une lande solitaire, & portent un cachet d'austère grandeur & de sombre majesté ? Est-ce un sanctuaire ? est-ce un lieu d'éternel repos ? Nos lointains ancêtres, les Celtes, qui, partis des plateaux asiatiques, se sont répandus en Europe, ont-ils adoré là le Dieu éternel, puissant, créateur, unique ? est-ce à ce culte primitif, dont tous les peuples ont emporté le germe dans leurs émigrations, que fut consacré ce temple en plein air, sans murailles, sans limites, sans autre voûte que le ciel, sans autre enceinte que les chênes, les bruyères & les flots de la mer ? Après un combat, ces pierres furent-elles élevées sur la tombe des guerriers ? Quels sont ces héros inconnus, dans quelles victoires, dans quelles défaites sont-ils tombés ? car nous le savons, hélas ! la plus cruelle défaite peut avoir & ses héros & sa gloire.

Rien ne répond à ces demandes : l'historien, l'archéologue interrogent en vain ces pierres immobiles. Aucun signe, aucune inscription, aucune date n'est inscrite sur leur rude surface ; en vain on soulève la draperie de la mousse & des lichens que les siècles ont semés sur ce granit. Les pyramides, les nécropoles, les sphynx de Memphis & de Thèbes ont livré leur secret à la science ; les pierres runiques dans le nord de l'Europe ne gardent pas le leur ; mais les colonnes de Carnac sont demeurées silencieuses &, semblables à l'antique Isis, nul n'a levé le voile qui les cache.

Leur destination est un mystère, leur origine n'en est pas un : ces pierres levées sont incontestablement l'œuvre de la race celtique, & partout où elle a pénétré, on les retrouve. Les *menhirs*, les *dolmens*, les *peulvans*, les *cromlechs* sont antérieurs à l'établissement du druidisme ; selon toute apparence, ces monuments, dans leur forme barbare, se rapportent à un culte plus pur & plus élevé que celui des Gaulois ; ceux-ci s'approprièrent les sanctuaires celtiques ; au pied des colonnes de Carnac, les Druides ont consulté les astres, les Druidesses ont plongé le fer dans le sein des victimes, & interrogé les destinées de leur nation dans les dernières palpitations des victimes. Le gui sacré a été coupé sur les ancêtres des

chênes qui croissent autour de l'enceinte ; peut-être Merlin l'enchanteur a-t-il écrit dans ces lieux les poésies druidiques dont quelques fragments se chantent encore en Bretagne & même en Flandre ; & quand le christianisme, triomphant après trois siècles de persécutions, éleva librement ses églises dans les villes & les bourgades, les sectateurs du culte d'Ésus, les Gaulois, trop fidèles à des erreurs séculaires, se réunissaient à Carnac pour y fêter le sixième jour de la lune & cueillir, aux approches de l'an neuf, le gui & la verveine.

A Carnac, ces souvenirs surgissent naturellement ; lorsqu'on erre parmi ces onze rangées parallèles de pierres, qui sont encore aujourd'hui au nombre de vides de trois mille ; lorsqu'on contemple ces fantômes de granit, vêtus de mousses grisâtres, le présent s'efface, on retourne vers le passé, ce passé obscur que les monuments écrits n'ont pas conservé, mais qui survit dans les récits & les superstitions populaires. On voit les Druides en robe blanche, les Druidesses à la ceinture d'airain & à la faucille d'or, les guerriers attentifs, les prisonniers, Celtes ou Romains, liés à la pierre de sacrifice ; on entend le rythme des chants qui célèbrent la nature, les astres, les arbres & les nombres mystérieux ; on croit voir les fées gauloises errant au bord des sources & captivant, par leurs charmes, les voyageurs imprudents ; rien de réel ni d'actuel ne s'allie à ce paysage fantastique, à cette œuvre d'un génie barbare, & l'on plonge, au milieu d'un rêve éveillé, dans les âges lointains de ces peuples qui se sont fondus dans les peuples nouveaux, dont rien ne demeure, rien, si ce n'est ces pierres indestructibles, témoignage de leur force & de leur volonté & qui, si la main de l'homme ne les touche, attendront en paix la fin du monde.

Le sanctuaire de Carnac est le monument celtique le plus authentique & le plus complet que possède la France. Il a beaucoup souffert depuis deux siècles ; plus de deux mille pierres ont disparu, enlevées pour des usages domestiques & pour laisser plus de champs à la culture ; trois mille sont encore en place... la gravure qui accompagne cette courte notice ne peut donner qu'une idée imparfaite de l'étendue & de la majesté de cette sombre création.

CORRESPONDANCE

JEANNE A FLORENCE

Avril ! l'honneur des mois
Et des bois.
Avril ! la douce espérance
Des fruits qui, sous le coton
Du bouton,
Nourrissent leur douce enfance.
Le gentil rossignolet,
Doucelet,
Découpe dessous l'ombrage
Mille fredons babillards
Fretillards,
Aux doux sons de son ramage !
Avril ! c'est ta douce main
Qui, du sein
De la nature, déserre
Une moisson de senteurs
Et de fleurs,
Embaumant l'air et la terre !

C'est par cette aimable & douce chanson d'un vieux poète français que je veux, ma chérie, reprendre notre correspondance interrompue, hélas ! par de si douloureux événements.

Avril ! cher mois d'avril 1871 ! avec la paix & le printemps rapportez-nous l'énergie, le travail & l'espérance en l'avenir ! — nous en avons tant besoin !

Nous avons été & nous sommes encore bien malheureux ! mais, pour nous relever, le remède est facile : vouloir, c'est pouvoir... — Il faut vouloir & ne pas désespérer. Tu as remarqué souvent ces pauvres fourmis qui, avec tant de peine & de travail, construisent leurs palais de sable. Un beau jour, un enfant démolit, avec sa pelle, le fruit de leur labeur, ou bien c'est une pluie d'orage. Quel désastre !... quelle ruine pour la cité ouvrière !... Pourtant, elles ne se désespèrent pas, les vaillantes ! On les voit aussitôt, énergiques & rapides, se mettre toutes à l'ouvrage, courir de ci, courir de là, apporter de nouveaux matériaux, reconstruire à nouveau leurs galeries, si bien que le lendemain il n'y paraît plus ; le mal est réparé. — O Français ! nos pères & nos frères ! imitez la gentille fourmière ! & nous vous aiderons dans la proportion de nos forces !

D'abord l'économie sera notre règle de conduite. Oh ! ne craignez rien pour nous, chers pères & chers frères !... Non pas l'économie désagréable, supprimant le nécessaire, mais l'économie dans nos désirs, l'économie dans nos plaisirs, qui n'en seront pas moins aussi complets, je vous le promets. Nous aurons tout de même des petites fêtes & des réunions ; mais nous coudrons nos robes nous-mêmes, & nous ne nous amuserons pas

moins. Nous apprendrons, en véritables artistes, à rajeunir nos chapeaux avec quelques rubans ; nous mettrons moins de faux chignons, & nos vrais cheveux ne s'en porteront que mieux, n'est-il pas vrai ?

Pour ma part, ma chérie, je puis te certifier que c'est là le but de tous les efforts que va faire le *Journal des Demoiselles* : te donner des modèles de travaux, simples, peu dispendieux, faciles à exécuter, des patrons de robes & de costumes que tu pourras tailler toi-même ; inventer des *riens*, qui soient à la fois jolis & peu coûteux !

En cela, du reste, nous ne ferons que suivre notre route ; c'est la bonne, sans doute, puisque tu nous es restée fidèle.

Comme tu le vois, *exceptionnellement* & pour cette année, l'administration du journal a reculé de trois mois l'époque de ses réabonnements ; de sorte que cette année n'aura que neuf mois, & ne commencera qu'en avril pour finir en décembre.

Je suis persuadée que tu penses comme moi, & que tu approuves cette mesure. — L'interruption des communications, pendant les trois premiers mois, t'empêchait de recevoir ces trois premières livraisons, & tu n'aurais pu, d'ailleurs, nous faire parvenir ta demande d'abonnement & n'aurais pas été bien contente de recevoir des modes arriérées & inutiles.

Des modes ! grand Dieu ! Et où étaient-elles, ces modes ? Est-ce Janvier, le mois des étreintes, où, en fait de bonbons & de dragées, nous avons reçu des jolis petits joujoux de fabrication allemande, provenant de la maison Krupp & Co ?

Est-ce Février ou Mars, les mois du carnaval, des soirées d'hiver & des bals ? Hélas ! nos soirées se sont passées à faire de la charpie ! — Si tu veux connaître l'histoire de Paris pendant ces jours malheureux, lis le *Journal d'une Parisienne pendant le Siège*, tu verras où en étaient nos modes, nos plaisirs & nos dîners.

Plus d'une d'entre nous a dû prendre ses vêtements de deuil & pleurer un être chéri, tombé victime de cette chose criminelle qu'on appelle la guerre. — Ils étaient jeunes, ils étaient aimés ; tout leur faisait chérir la vie. Mais le devoir les a appelés : ils se sont levés à l'appel de la patrie, & de toute cette jeunesse, de toutes ces espérances, il ne nous reste plus rien que leur souvenir.

C'est ainsi que fut tué Regnault, ce jeune peintre d'un si brillant avenir. A peine âgé de vingt-sept ans, ses rivaux parlaient déjà de lui comme

d'un maître. Les tableaux qu'il avait exposés l'avaient immédiatement placé parmi les plus célèbres. C'eût été peut-être un Géricault, un Delacroix! une gloire de plus pour la France! & le voilà couché dans la terre humide de Buzenvall!

Et Gustave Lambert, ce marin qui avait rêvé de découvrir le Pôle nord et la Mer libre? Il avait voué sa vie à la réalisation de cette idée, la développant partout dans de nombreuses conférences, faisant son tour de France pour récolter l'argent nécessaire à son expédition. Il touchait presque au but, mais une balle l'a frappé à mort, & l'humanité perd peut-être une de ses plus belles découvertes.

Et tant d'autres, hélas! plus obscurs et plus ignorés, — mais dont les familles conserveront pieusement le souvenir. N'est-ce pas que c'est horrible, la guerre!

Mais il faut oublier tout cela, ou plutôt ne plus en parler. — Nous sommes en avril. Les amandiers roses vont fleurir; les pommiers vont se parer de leurs fleurs de neige; les lilas bourgeonnent; le blé couvre les champs de son tapis d'herbe verte; le soleil réchauffe la terre; le bon Dieu, tout-puissant, nous envoie, avec le printemps, ses trésors de richesse & de bonté, & nous invite à pardonner & à travailler.

Au revoir, ma chérie; tu recevras avec cette livraison (en dehors des annexes habituelles) un joli *fac simile* d'aquarelle représentant une *Pêcheuse normande*. C'est le pendant d'une semblable aquarelle donnée en 1869 : une *Bergère avec des moutons* (1).

JEANNE.

MODES

Après ces longs jours de tristesse & de deuil, l'industrie parisienne n'a pas encore complètement repris son essor; les magasins, cependant, ont voulu saluer les premiers jours du printemps, & nous avons vu reparaître dans les vitrines de frais étalages; ne crois pas cependant qu'il ait surgi de grandes nouveautés pour ce commencement de saison. Nous trouvons, comme à la fin de l'été, les *costumes*, soit à double jupe, avec petit paletot fendu, soit la jupe & la tunique tenant au corsage; tu sais d'ailleurs combien il est facile de varier à l'infini ces charmantes toilettes. La double jupe n'est pas de toute rigueur & la première toilette

de notre gravure de ce mois pourra te servir de modèle pour ton joli foulard; tu peux faire le fichu pareil à la robe, mais tu remplaceras les bouillonnés en travers par un plissé en long, qui sera arrêté à la ceinture; tu le garniras d'une ruche traversée par un velours étroit de la nuance du semé; la basque sera en outre garnie d'un volant auquel la ruche fera tête; le même volant retombera sur le bras; sur le haut du corsage tu poseras une double ruche. On peut également faire toute la toilette en mousseline blanche, avec ornements soit en taffetas bleu, rose, lilas, etc., soit en velours noir ou ponceau.

Le gris & l'écrû paraissent continuer à tenir une grande place. Que les costumes soient avec ou sans paletot, on peut toujours porter les plaids écossais en forme de châles, de burnous ou d'amples mantelets, qui avaient été préparés à la fin de l'été, pour la saison de bains de mer; saison qui, pour beaucoup d'entre nous, a été anéantie, & qui, pour d'autres, a été, hélas! trop prolongée. Si l'on fait une longue promenade, par une température incertaine, on le porte sur le bras ou dans la courroie; cette mode d'outre-Manche, que nous néglignons, il y a quelques années, est aujourd'hui tout à fait passée dans nos habitudes, depuis que nous avons adopté le waterproof.

On parle de la réapparition du mantelet pour l'été. Si réellement il paraît avoir quelque chance de succès, dans l'une de nos prochaines gravures, en mai ou juin, je t'envierai un modèle auquel je joindrai le patron; mai serait cependant, je crois, un peu prématuré.

Les chapeaux, jusqu'à présent, n'ont pas subi de grandes modifications. La dentelle noire est toujours en grande faveur dans les ornements; il est vrai qu'elle se mêle admirablement au velours, à la faye, au satin & aux fleurs. Les chapeaux ronds sont toujours la plus jolie coiffure pour les jeunes filles & pour les petites filles; elle est tellement généralisée que les rares fillettes dont le visage est encadré de brides nous semblent avoir un petit air vieillot qui contraste avec leur taille.

J'espère être en mesure le mois prochain de te donner de plus amples détails; déjà à ton intention j'ai visité plusieurs de nos meilleurs magasins. Chez tous, j'ai remarqué une certaine tendance à plus de simplicité, tendance qui ne m'a nullement étonnée & qu'on ne peut qu'approuver dans les graves circonstances où nous nous trouvons. En attendant, ta chroniqueuse n'en restera pas moins à l'affût de toutes les modifications qui ne manqueront pas de survenir, afin de t'en faire part immédiatement. Je conseille pour le moment, à toi & à nos amies, de vous occuper surtout de vos toilettes simples, d'intérieur & de sorties journalières, & de patienter pour les plus habillées. Tu es, dis-tu, embarrassée pour *disposer des revers, des biais, des pattes*, etc. Il suffit de les doubler d'une mousseline raide, noire ou blanche, suivant que l'étoffe est claire ou foncée.

(1) Les abonnées qui ne l'ont pas reçue peuvent se procurer cette aquarelle au bureau du journal au prix de 75 centimes. — Nos *fac simile* à l'huile : l'École des Chiens, la Distribution de Prix des Singes et le Bébé rose qui dort pendant que Minet lui mange sa tartine, tout cela est en vente au prix de 1 fr.

On trouvera, du reste, ces détails sur la couverture, ainsi que la réduction du prix d'abonnement pour le journal la *Poupée* modèle qui, commençant du 15 mars exceptionnellement pour finir en décembre, n'aura non plus que neuf mois, cette année; par suite son prix est aussi réduit d'un quart.

EXPLICATIONS

GRAVURE DE MODES

Première toilette. — Robe en taffetas, ornée dans le bas de trois volants plissés, surmontés d'une ruche coquillée posée sur un ruban découpé à petites pointes. — Corsage décolleté avec la même ruche, manche plate, ruche remontant autour de la fente de la manche. — Fichu à pans en tulle bouillonné; les bouillonnés sont arrêtés de distance en distance par des velours noirs; on peut les remplacer par des biais en satin assortis à la nuance de la robe; devant, le fichu est ouvert comme le dos jusqu'à la taille; les pans sont plus courts. — Ceinture avec nœud à doubles coques. — Nœud de ruban ou velours noir dans les cheveux.

Deuxième toilette. — Robe en faye; devant, haut volant en biais avec des biais traversés par des velours posés sur deux rangs de pointes, en velours, garnies d'une petite dentelle; traîne ornée des mêmes pointes. — Corsage à pointe décolleté en carré & orné de pointes plus petites; manche avec ornement rappelant celui du bas de la jupe. — Fichu croisé en dentelle retenue par des appliques brodées. — Coiffure en dentelle mélangée de noir; touffe de roses.

Toilette de petite fille. — Robe en foulard pékin ornée d'une ruche plissée traversée par un velours. — Tunique princesse décolletée en carré, garnie du même plissé. — Chemisette en mousseline avec col & poignets brodés, garnis de deux rangs de petite valenciennne. — Velours ponceau dans les cheveux.

PREMIER CAHIER

Garniture — B. V. — M. E. — Julienne — Coin de cravate — Mouchoir — Serviette à œufs — Album pour collection d'autographes — Dentelle frivolité — M. L. — Bathilde — Parure — Serviette à thé — N. D. — Capeline d'enfant — E. R. — Bande tapisserie par signe — Félicie — Eulalie — Coffret à bijoux (bois découpé) — Dentelle crochet et mignardise — Écusson avec alphabet.

PLANCHE I^{re}

Petite planche de Patron à pièces indépendantes pouvant se découper

PALETOT FENDU

Les abonnées aux éditions orange & verte recevront le 16 les patrons suivants :

Planche violette

Premier côté.

Deuxième toilette, gravure du 1^{er} avril.

Deuxième côté.

Tunique. } Toilette de petite fille, même gravure.
Jupon.

Planche de Patrons à pièces indépendantes pouvant se découper

Corsage. } Première toilette, même gravure.
Fichu.

EXPLICATION DU RÉBUS DE DÉCEMBRE : Deux chiens à un os ne s'accordent.

RÉBUS



718 Paris. Typ. Morris père et fils, rue Amelot, 64.



3766

Maire et Fils, imp. r. Card' Lemoine, 61 Paris

Modes de Paris
Journal des Demoiselles

ET PETIT COURRIER DES DAMES.

Réunis

Paris, Boulevard des Italiens, 1

ayuntamiento de Madrid

Foulards de la Compagnie des Indes et de Grenelle N. G.





Mode et Tailleur, imp. r. 1^{re} Lingerie St. Pierre.

Alfred Dreyer, Paris.

5786 bis

Modes de Paris
Journal des Demoiselles

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

Corbottes de 1^{re} Communion
Ayuntamiento de Madrid
Coffres et Lingerie

